

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 30 F

Bimestriel n° 60 — Novembre-décembre 1991



GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire

Numéro 60
Novembre-décembre 1991

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
Dépôt : 41, rue de la Harpe
Tél. : 32.33.22.33

Directeur gérant :
Georges PELLETIER
Directeur de la publication :
Georges POTVIN
Secrétaire de rédaction :
Françoise BERANGER
Avec la collaboration
pour ce numéro de
P.J. DERAINNE
A. DELAVIGNE
M. LANGLOIS
J.J. LEDOS
J.L. PANNE
J. PAPP
G. PELLETIER
G. POTVIN
G. RAGACHE

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette revue sont résumés et indexés dans HISTORICAL ABSTRACTS and AMERICA : HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
14, rue de Nanteuil
75015 Paris - Tél. 45.32.06.23

Imprimé en France

Maquette et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

Page de couverture : Gravroche fête ses 10 ans en compagnie des héros du tableau de Delacroix... (dessin de G. POTVIN)

EDITORIAL

Voici donc, avec ce numéro, bouclée la 10ème année de Gavroche.

La poignée de copains venus d'horizons divers mais unis par l'amour de la Liberté, la passion de l'Histoire et la volonté de la rendre au peuple qui l'a faite, de désaccords en enthousiasmes, d'enthousiasmes en renoncements, d'ambitions en découragements, s'est depuis disloquée, transformée, adaptée souvent aux impératifs financiers, sans lesquels ce serait un beau rêve que de publier semblable revue.

Je nous vois encore, en cet automne 1981, ayant pris (non sans mûres réflexions) la décision de relever le flambeau naguère porté par le regretté "Peuple Français" ; ayant examiné les possibilités techniques et financières et parvenus à l'essentielle et agréable tâche de trouver un nom à la revue naissante. Un nom nous vint spontanément : Gavroche. *Par acquit de conscience nous en avons essayé d'autres; ça ne collait jamais si bien. Le populaire petit bonhomme, une des plus géniales créations du père Hugo, nous avait bel et bien envoûté, s'imposant à nous tous du premier coup.*

Déjà, son visage, inspiré de Delacroix, s'était accolé à son nom, graffiti vengeur dynamisant le bandeau de première page.

Et puis, s'y ajoutait une ligne, à propos de laquelle nous n'avions pas fini de discuter : Revue d'Histoire **Populaire**. *C'était un peu notre drapeau, notre originalité dans le "filon" si exploité de l'Histoire, cet adjectif que l'on allait tour à tour trouver l'un trop gras ou trop maigre, l'autre trop petit, un troisième trop exclusif ou encore trop timide...*

Finalement, il est toujours là, bien visible, soulignant notre titre et notre image de Gavroche devenu du même coup notre image de marque.

Que ferait-il aujourd'hui, notre petit copain à la grande âme ? On l'imagine mal, cet enfant de la grande cité, cassant des vitrines, un cache-nez masquant sa face. C'est à visage découvert que Gavroche chantait son refrain et allait récupérer des munitions pour les insurgés.

La misère de 1830 avait engendré une révolution; celle, toute relative de 1990 a créé des émeutiers, des casseurs, révoltés contre une société qui n'a rien à leur proposer, pas même un visage. Moins "misérables" que Gavroche, plus désespérés sans doute parce qu'ils sont démunis des solides racines qui reliaient notre héros au pavé de paris. Notre époque abonde en problèmes ainsi apparemment insolubles et le vertige nous saisi quand nous en évoquons plus d'un à la fois. Il y a toutefois pour nous une branche où nous raccrocher : cet épithète précisément de populaire. *Même si les problèmes sont bien différents, bien démesurés, on peut toujours trouver à l'évocation des luttes passées des raisons pour ne pas désespérer aujourd'hui, et d'espérer pour demain.*

Incorrigible espérance humaine... déjà nous nous voyons avec dix nouvelles années devant nous, pour apporter à nos lecteurs leur provende...

Après tout ... chiche ?

Georges POTVIN

GAVROCHE

une revue indépendante

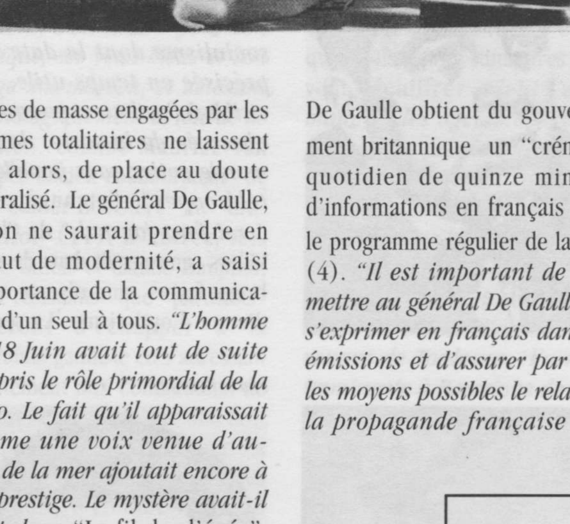
La revue d'histoire populaire Gavroche est indépendante de tout groupe politique, syndical, confessionnel et financier. Elle ne reçoit aucune subvention ni de l'Etat ni de tout autre organisme privé ou public.
Gavroche ne peut compter que sur la fidélité et le soutien de ses lecteurs. Vous pouvez lui manifester votre attachement en parlant de la revue autour de vous et en souscrivant ou en faisant souscrire des abonnements.

Pour nous aider à faire connaître notre revue, assurez-vous que votre bibliothèque municipale ou de quartier est bien abonnée à Gavroche. Merci !

"Les français parlent aux Français !" 1940-1944

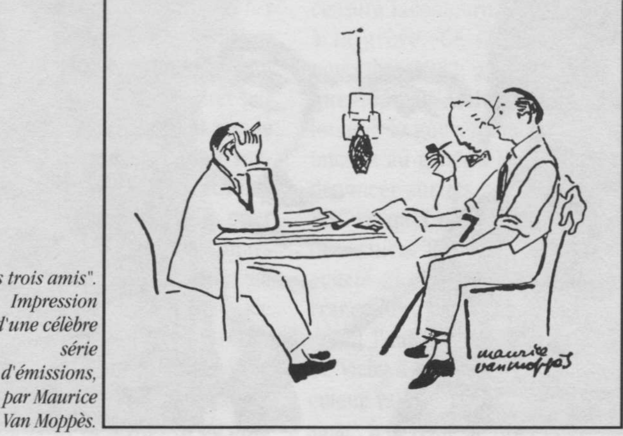
LA RADIO DE L'ESPERANCE

Le 19 Juin 1940, un certain nombre de français, désabusés par la défaite et l'effondrement des institutions, sinon secrètement soulagés par la demande d'armistice, trouvèrent peut-être une raison de ne pas désespérer en prenant connaissance de l'intervention, la veille, d'un général inconnu qui s'était exprimé sur les antennes de la radio anglaise (1). Par curiosité, ils se portèrent, le soir, à l'écoute de la BBC. Aucun sondage ne porte témoignage de l'accueil d'un message qu'il faut bien considérer comme une incitation à la dissidence: *"A l'heure où nous sommes, tous les Français comprennent que les formes ordinaires du pouvoir ont disparu..."* La IIIe République existe pourtant encore. Le gouvernement a un président du conseil, le maréchal Pétain. La période suivante montrera que beaucoup de Français s'accommodent des nouvelles formes de pouvoir. Pour retourner une opinion plus passive que lâche, la radio s'impose comme instrument de persuasion. Les actions psychologiques de masse engagées par les régimes totalitaires ne laissent pas, alors, de place au doute généralisé. Le général De Gaulle, qu'on ne saurait prendre en défaut de modernité, a saisi l'importance de la communication d'un seul à tous. *"L'homme du 18 Juin avait tout de suite compris le rôle primordial de la radio. Le fait qu'il apparaissait comme une voix venue d'au-delà de la mer ajoutait encore à son prestige. Le mystère avait-il écrit dans* "Le fil de l'épée", *rajoute à l'autorité du chef..."* remarque Etienne Dennery (2), qui précise: *"J'insistai auprès du Général pour que le chef du service de l'information de la France Libre fût lui-même un membre du Comité national français en création, afin qu'il fût lui-même informé à la fois sur ce qu'il devait dire et, mieux, encore, ce dont il ne devait pas parler."* (3) Après ses interventions des 18 et 19 Juin, De Gaulle obtient du gouvernement britannique un "créneau" quotidien de quinze minutes d'informations en français dans le programme régulier de la BBC (4). *"Il est important de permettre au général De Gaulle de s'exprimer en français dans les émissions et d'assurer par tous les moyens possibles le relais de la propagande française vers l'Afrique"* concède Winston Churchill. *"Les Anglais, entre autres mérites, eurent celui de discerner immédiatement et d'utiliser magistralement l'effet qu'une radio libre était susceptible de produire sur des peuples incarcérés. Ils avaient, tout de suite, commencé d'organiser leur propagande française. Mais, en cela comme en tout, s'ils voulaient sincèrement favoriser la résonance nationale que trouvaient de Gaulle et la France Libre, ils prétendaient aussi en profiter tout en restant maîtres du jeu. Quant à nous, nous n'entendions ne parler que pour notre compte. Pour moi-même, il va de soi que je n'admis jamais aucune supervision, ni même aucun avis étranger, sur ce que j'avais à dire à la France..."* écrit, dans ses "Mémoires de guerre", le général qui ne s'exprimera qu'une soixantaine de fois sur les ondes anglaises. C'est l'ambassadeur - pour quelques jours encore - de France en Angleterre, Charles Corbin qui intervient, le premier, dès le 19 juin: *"vous trouverez là, au*



Maurice Schumann. Dessin de J. Oberlé.





"Les trois amis". Impression d'une célèbre série d'émissions, par Maurice Van Moppès.

jour le jour, les raisons de garder votre foi dans les destinées de notre Patrie."

"Ici, la France. Les Français parlent aux Français"

L'émission "Ici la France" est lancée le 21 juin, à l'initiative de Darsie Gillie, journaliste de la section française de la BBC, et de Michel Saint-Denis (futur Jacques Duchesne) (5). Une semaine plus tard, l'émission sera brouillée, sur ordre du gouvernement réfugié à Bordeaux (6). Yves Morvan, futur Jean Marin, lance son premier éditorial. Il sera bientôt rejoint par le correspondant à Londres de l'Agence Havas, Pierre Maillaud, dit Pierre Bourdan et par celui qui va devenir le porte-parole du général De Gaulle, Maurice Schumann , dont la voix introduira, à partir du 14 juillet suivant, l'émission *"Ici, la France "*d'un sonore *"Honneur et Patrie "*suivi par la lettre "V" comme "victoire", trois brèves, une longue dans l'alphabet Morse. Le programme comporte dix minutes d'informations qui complètent ou corrigent ce que les radios de la France occupée taisent ou déforment. Ensuite, Maurice Schumann exprime en un éditorial de cinq minutes l'opinion du chef de la France libre. Un peu plus tard, le programme s'étoffera avec *"les Français parlent aux français"*, un programme varié au cours duquel des chansons alternent avec la rubrique *"Les trois amis"* au cours de laquelle Pierre Bourdan, Jacques Duchesne et Jean Oberlé commentent de manière ironique les aspects de l'actualité qui supportent l'humour. Ces ...amateurs semblent avoir entendu la leçon des députés qui dénonçaient quelques mois plus tôt les programmes austères qui n'accrochaient pas l'auditoire. La dérision appliquée à l'ennemi devient une arme qui fait mouche et assure la popularité de ces émissions d'un nouveau genre. Jean Oberlé lancera bientôt, sur l'air d'une ritournelle populaire d'avant guerre, un slogan qui vaut mieux qu'un indicatif: *"Radio-Paris ment, Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand !"* Maurice Van Moppès pastiche les "scies" publicitaires: *"un amiral nommé Darlan est garanti pro-allemand !"* En 1943, un grand professionnel de la radio, Pierre Dac, animateur, avant la guerre, sur l'antenne du "Poste Parisien", de *"La course au trésor "*, rejoint l'équipe de Radio-Londres dont il devient l'une des vedettes. A la lourdeur de la propagande diffusée sur les ondes de la France occupée, le fondateur de la S.D.L. ("Société des Loufoques") oppose un discours burlesque plein de sous-entendus. Tel ce bulletin "scientifique" : *"L'observatoire de Greenwich communique : l'éclipse totale du national-socialisme dont la date sera précisée en temps utile, sera visible à l'oeil nu et pourra être observée de la sorte, dans le monde entier, sans jumelles ni téléscopes"*. Cet ancêtre du *"vrai-faux journal "* de Claude Villers entretenait dans de nombreux foyers une réserve quotidienne d'optimisme. La section française de la BBC pratique déjà la formule "music and news" mais la chanson comporte un message. Sur des airs connus, Pierre Dac met des paroles de circonstance. L'un des "acteurs" de cette période, M. Jean-Louis Crémieux-Brilhac a rassemblé en cinq volumes l'essentiel des messages.

L'occupant allemand s'empresse d'interdire l'écoute de cette radio, dissidente pour la France légale et inquiétante pour un vainqueur qui connaît les ressources de l'action psychologique: *"La guerre avec l'Angle-*

Sur l'air du "Duc de Bordeaux"

Le roi des salauds
Ressemble à Himmler
Himmler à Hitler
Et Hitler à Henriot
C'qui fait qu'en fin d'compte
le roi des salauds
Ressemble à Henriot
Comme deux gouttes d'eau.

Sur l'air de "Si tous les cocus"

Si tous les nazis
Avaient des clochettes
Ch'que fois qu'la Russie
Leur flanque un'piquette
Ca f'rait tant d'raffut
Qu'on n's'entendrait plus.

(d'après "Un français libre à Londres en guerre" par Pierre Dac, éditions France-Empire 1972)

Jacques Duchesne



Jean Marin



Pierre Bourdan



terre continue. Cette dernière répand des nouvelles inexactes et tendancieuses, il est donc défendu d'écouter ses émissions de TSF. Tout délinquant sera puni et l'appareil confisqué. (7)"

Les ondes porteuses d'espérance

La radio occupe une place essentielle pendant cette période. L'irritation du plus grand nombre, à l'écoute de la propagande allemande ou collaborationniste, trouve son réconfort aux rendez-vous quotidiens sur les longueurs d'onde de Londres en "petites ondes" ou de Daventry, en "grandes ondes".

"Quel silence pour l'Europe si l'invention `de la radio avait eu vingt-cinq ans de retard !" remarque M. J.-L. Crémieux-Brilhac (8). Charles Rist, économiste et bourgeois versaillais, mentionne ainsi les radios à chaque page - ou presque - de son journal des années de guerre, pour fustiger les unes, pour exprimer le réconfort qu'il trouve à l'écoute des autres (9). La moitié des foyers équipés d'un récepteur se porte régulièrement à l'écoute des émissions française de la BBC, un quart - peut-être par proximité de la Suisse - préfère Radio Sottens. De Gaulle affirme hâtivement: *"Toute la France est gaullis-*



Une conférence de rédaction à la section française de la BBC. Au centre Maurice Van Moppès.

te" (10). Il faudra l'établir mais déjà, la radio a retrouvé sa fonction de persuasion avec une efficacité que lui assure le message d'espoir envoyé de Londres à un peuple qui subit les pressions, abus et violences de l'occupant allemand. Les animateurs de ces programmes ne sont ni des professionnels de la radio, ni des gaullistes enthousiastes. Le responsable, Jacques Duchesne, est un comédien, proche de Jacques Copeau. *"Il aimait Pétain d'amour, c'est-à-dire pour son physique, ses yeux bleus et son visage marmoréen, et détestait phrénologiquement la tête de de Gaulle...* comme Maurice Van Moppès ancien collaborateur de Jean Galtier-Boissière au "Crapouillot" (11). D'autres, tels André Gillois et Claude Dauphin, plus "résistants" que "partisans" tenteront d'échapper à la contrainte gaulliste en s'adressant directement aux combattants de l'ombre, en France, sur une longueur d'onde contrôlée par les services secrets britanniques. Des émetteurs, comme "Radio Patrie", "Radio Gaulle" ou "Honneur et Patrie, le poste de la Résistance française" échappent au contrôle de la BBC comme à celui du cercle de la France Libre où les divergences sont nombreuses. Un témoin anglais de cette époque écrira plus tard: *"Les émigrés français sont à couteaux tirés. Les uns après les autres, ils viennent me voir pour me dire des horreurs sur leurs compagnons* (12)." Les rivalités seront toutefois dissimulées au nom d'une solidarité maintenue sur l'objectif : entretenir l'espérance du peuple français. L'antenne diffuse, à l'occasion, une traduction des discours énergiques de Churchill. Il s'agit, pour l'équipe radiophonique de la France libre d'informer, d'entretenir le moral de leurs compatriotes mais aussi d'assurer la transmission des consignes aux anonymes de la résistance. Une rubrique nouvelle est ainsi ajoutée aux programmes : les "messages personnels" codés que seuls, les destinataires peuvent déchiffrer. *"Seul l'état-major et les agents concernés pouvaient savoir que* Roméo embrasse Juliette, La chienne de Barbara aura trois chiots, Esculape n'aime pas le mouton, *ou* La voix du doryphore est lointaine, *signifiaient l'arrivée saine et sauve en Suisse d'un courrier venant de Toulouse, l'arrivée imminente à Barcelone de trois passagers d'une chaîne d'évasion, un parachutage le même soir sur Clermont ou l'ordre de saboter d'urgence les câbles téléphoniques de la région R 3* (13)". Leur cocasserie était attendue avec un égal intérêt par ceux qui n'en saisissaient pas le sens. Des messages en clair suggèrent parfois des manifestations qui ne sont pas sans risques pour ceux qui y participent, mais l'efficacité de la diffusion étendue et rapide de la radio est attestée par les rapports que les préfets adressent au gouvernement: *"les appels de la radio anglaise se multiplient, ils diffusent de plus en plus d'ordres précis, exécutables en quelques heures et qui, dans ces conditions, touchent l'opinion à coup sûr* (14)."

Le poids des alliances

Les anglais contrôlent, de toute façon, les émissions: leur position dominante dans la conduite des opérations ne connaît de soumission qu'à l'égard des Etats Unis, dont le président Franklin D. Roosevelt ne manque pas un occasion d'exprimer son antigaullisme. Les difficultés apparaissent lorsque le général De Gaulle conteste les décisions stratégiques qui ne tiennent pas compte de la personnalité française. L'équipe française devra souvent utiliser des ruses pour faire passer des messages ou des informations voire, face à une censure incontournable, recourir à la grève. Ce fut le cas, en novembre 1942, après le débarquement en Afrique du nord, lorsque le gouvernement anglais interdit au général De Gaulle de dénoncer sur les antennes de la BBC ce qu'il qualifiait d'occupation alliée. Roosevelt, qui avait écarté une participation de la France libre à l'opération, considérait l'amiral Darlan, transfuge de Vichy à Alger, comme interlocuteur valable jusqu'à son assassinat , à la veille de Noël (15). La

Emissions françaises de la BBC:

7h15, 13h15, 15h15, 19h15, 21h15, 23h15, 1h45 sur 25m, 31m, 49m, 261m, 285m, 373m.

Programmes: de 7h30 à 7h45, 12h45 à 13h10, 13h10 à 13h15, 17h15 à 17h30, 19h30 à 19h45.

21h25: Forces françaises libres

21h30: Les français parlent aux français.

(D'après "La France", journal quotidien paraissant à Londres: 10 mai 1941).

Organisation et fonctionnement des services après le débarquement allié

L'Ordonnance du 14 mars 1944 comporte cinq titres:

- *-I- Exercice de la souveraineté française,*
- *-II- Relation entre la souveraineté française et les exigences militaires,*
- *-III- Coopération avec les armées alliées,*
- *-IV- Reprise de la vie administrative et économique,*
- *-V- Restauration du fonctionnement démocratique des institutions.*

(Source: "De Gaulle et le service de l'Etat" (Plon, coll. "Espoir", 1977).

confiance des américains se porte alors sur le général Giraud. La radio d'Alger, comme celle de Rabat, passe sous contrôle américain. Pour couvrir l'Afrique où le ralliement des français doit être maintenu, les gaullistes n'ont plus à leur disposition que l'émetteur de faible puissance en ondes courtes de Radio-Brazzaville, dans la colonie du Congo, en Afrique Equatoriale Française (16).

De la Résistance au pouvoir

L'installation, à Alger, en juin 1943, du "Comité français de libération nationale", composé de douze commissaires donne au général De Gaulle une nouvelle légitimité confortée par une "assemblée consultative provisoire" (17). Il s'agit de prévoir l'application dans les territoires libérés des consignes d'organisations élaborées dans les milieux de La France libre, comme dans ceux de la Résistance. L'heure est au tout-Etat. Le général De Gaulle expose la doctrine du futur gouvernement lors de l'installation, à Alger, de l'Assemblée Consultative, le 3 novembre 1943 : "(la France) *veut que cesse un régime économique dans lequel les grandes sources de la richesse nationale échappaient à la nation, où les activités principales de la production et de la répartition se dérobaient à son contrôle, où la conduite des entreprises excluait la participation des organisations de travailleurs et de techniciens dont, cependant, elle dépendait. (18)"* Un vrai *programme de gauche qui satisfait le Parti communiste: "la reconstitution de l'appareil d'Etat était indispensable, et les communistes, rejoignaient en cela les gaullistes, dans le souci commun d'éviter la mise en place d'une administration militaire anglo-américaine, selon les desseins de l'Etat-major interallié (19)."*

L'efficacité des consignes transmises par les ondes n'a pas manqué d'ouvrir des perspectives à ceux qui se préparent à gouverner. Pendant quatre années, la réflexion s'est nourrie des nostalgies d'une "révolution" inachevée par l'expérience interrompue du Front populaire mais aussi des voeux , plus modérés, des réformateurs de l'entre-deux guerres. L'information doit être soustraite à l'affairisme, accusé, non sans preuves ou témoignages, d'avoir corrompu journaux et journalistes. Dans la France d'avant-guerre, la coexistence d'une radio de service public et de stations commerciales a assuré le succès de ces dernières, par le jeu d'une concurrence conduite sur le même type de programmes, ceux qui visent les publics passifs. La logique commerciale impose, en outre, le modèle de société qui satisfait les investisseurs-actionnaires. Plus ambitieux dans l'établissement des programmes, les animateurs des réseaux publics ne peuvent espérer trouver leur audience, non sans contestation, qu'auprès des auditeurs exigeants. Le débat sur le choix d'un régime pour la radio - public ou privé - s'engage.

A l'heure où les totalitarismes imposaient une propagande sans réplique, au profit d'une modélisation sans nuances, le général De Gaulle rappelait le droit à la différence, expression de la liberté, et défendait, implicitement le pluralisme des sources d'information et de culture: *"Dès lors que les humains se trouvent soumis, pour leur travail, leurs plaisirs, leurs pensées, leurs intérêts, à une sorte de rassemblement perpétuel...dès lors que tous lisent en même temps la même chose dans les mêmes journaux, voient, d'un bout à l'autre du monde, passer sous leurs yeux les mêmes films, entendent simultanément les mêmes informations, les mêmes suggestions, la même musique, radiodiffusées ... la personnalité propre à chacun, le quant à soi, le libre choix n'y trouvent plus du tout leur compte. Il se produit une sorte de mécanisation générale, dans laquelle, sans grand effort de sauvegarde, l'individu ne peut manquer d'être écrasé. Et d'autant plus que les masses, loin de répugner à une telle uniformisation, ne laissent pas, au contraire, d'y pousser et d'y prendre goût* (20)" Les choix se préciseront à Alger et déjà, la perspective de l'exercice du pouvoir tempère les utopies généreuses. Soustraire la radio à l'affairisme est bien. Dans une perspective de pouvoir, la laisser sans tutelle est irréaliste.

Une radio indépendante

La menace d'une administration américaine pèse sur la France. Roosevelt y songe depuis 1942, évoquant la France, non comme un territoire "libéré" mais "occupé". Une structure de gouvernement est prévue: l'"AMGOT" (*Allied military government for occupied territories*) (21). Une telle disposition est inacceptable pour De Gaulle qui se trouve, par ailleurs, débarrassé des partisans d'une soumission à l'allié américain depuis l'élimination du général Giraud. A la question posée au cours d'une conférence de presse à Alger, le 21 avril 1944, la réponse exclut toute concession: *"L'administration française à établir en France ne dépend naturellement que des Français. Soyez certains que les Français n'accepteront en France d'autre administration qu'une administration française. Par conséquent, cette question est tranchée d'avance."* Le C.F.L.N. élabore les mesures d'urgence qu'il conviendra d'appliquer aux territoires libérés. Les conditions de fonctionnement de ce qu'on appelle encore les moyens de communication: radio, journaux, actualités cinématographiques sont précisées. A Alger, c'est Henri Noguères qui conduit la réflexion sur le renouveau de la radio en relation avec les milieux de la résistance (22). M. Francis Missa, directeur avant la guerre de la station de Montpellier, a rappelé les principes qui ont orienté les décisions futures: suppressions des stations privées, suppression des Conseils de gérance, monopole de la programmation, monopole de la diffusion, prise d'intérêts majoritaires (ou de blocage) dans les sociétés exploitant des stations périphériques, fermeture de la radio d'Etat aux capitaux privés (23). Dans le cadre des dispositions applicables dès la Libération **(cf. encadré n° 5 :** organisation et fonctionnement des services après le débarquement allié), le "Gouvernement provisoire de la République Française" (G.P.R.F.) publie un ensemble de directives relatives à l'information, à la presse, à la radio, au cinéma et à la propagande (24). Le document souligne le rôle primordial de la radio : *"mode d'expression le plus large et le plus puissant,"* et précise la démarche politique : *"il faut éviter que notre carence...puisse servir de prétexte aux hommes d'affaires qui arriveront dans les fourgons des armées de libération pour mettre la main sur notre radio. Ce serait pour eux comme pour leurs correspondants en France l'occasion de faire triompher dans ce domaine des doctrines que nous avons condamnées."* M. Bleustein-Blanchet venu rappeler son existence au nouveau directeur de la radio, Jean Guignebert, quelques mois plus tard, s'entendra répondre: *"le capitalisme, c'est fini !"*

La radio confirme, si besoin en était, son efficacité au moment du débarquement de juin 1944, sur les côtes normandes. A partir du 1er juin, des centaines de messages lancent à des destinataires attentifs l'ordre d'exécuter les opérations de sabotage ou d'assistance prévues. Une citation (erronée) d'un poème de Verlaine *"les sanglots longs des violons d'automne..."* donne le signal de coupure des voies ferrées qui devraient acheminer les renforts allemands. Le 6 juin, le général De Gaulle précipite l'enthousiasme en invitant, au micro, les français à *"combattre par tous les moyens dont ils disposent..."* L'antenne de la BBC s'ouvre tout au long de ces journées aux messages destinés à la population normande mais l'information reste laconique sur la localisation et la progression des forces alliées.



Préparation technique de l'émission. A droite : Jean Oberlé et Maurice Van Moppès.

La Libération des ondes

Quelques mois plus tard, le 22 août, un émetteur parisien lance un appel à l'insurrection: *"L'heure est venue de chasser définitivement l'ennemi de la capitale: la population tout entière doit se soulever, dresser des barricades, en passant hardiment à l'action: en finir avec l'envahisseur !* (25)*"* La veille, le "Comité militaire d'action clandestine" (COMAC), organe de commandement militaire du "Conseil National de la Résistance" (C.N.R.), s'est opposé aux "gaullistes", partisans d'une trêve négociée avec le commandant allemand de la place de Paris. Le 24, Pierre Schaeffer, au micro, invite les curés à sonner les cloches, les habitants à pavoiser. Les auditeurs doivent trouver sur leurs récepteurs des stations à faible puissance entre 7h et 9h, 12h et 14h, 21h et 1 heure du matin. Quelques francs-tireurs allemands se manifestent encore. Ainsi, le 25, pendant que le général De Gaulle écoute un "Te Deum" à Notre-Dame, des coups de feu éclatent. L'événement est transmis en direct par les reporters Raymond Marcillac et Michel Droit. Un peu plus tard, la ferveur de l'instant poussera le lyrisme du speaker aux limites de l'imprudence: *"Le micro de la Radiodiffusion de la Nation française a été baptisé ce soir au cours de ces moments historiques. Il a été baptisé dans une atmosphère de vérité, car jamais ce micro ne mentira, comme vous ont menti ceux que vous avez entendus à Paris depuis quatre ans."* Le 30 août, le général De Gaulle adresse à la nation son premier message sur les ondes françaises. La radio apparaît, pour la première fois, non plus seulement comme un instrument de persuasion, mais comme une arme nécessaire en temps de guerre. Les dispositions qui l'encadrent désormais soulignent, en outre, le rôle d'instrument de gouvernement qui lui est dévolu. Un document de direction précise : *"c'est un admirable outil de commandement qui permet le contact du Chef de Gouvernement ou de ses représentants avec les individus et avec les masses; elle permet de résoudre le problème délicat de la présence permanente de celui qui dirige, elle lui donne le moyen de préciser sa pensée, de donner ses consignes à tout instant, et à tout un chacun; c'est un atout sérieux pour forger l'unité d'un pays.* (26)" L'heure n'est pas, de toute façon, à la tolérance. Un "Comité général d'études" a préparé des listes "noires" en application des recommandations contenues dans le *"Cahier bleu"*. Un comité d'épuration pèse les comportements des uns et des autres pendant l'occupation.

A l'automne de 1944, le réseau d'émetteurs dont l'intégrité avait été préservée de 1939 à 1944 est pratiquement anéanti. A la fin du mois d'août, trois seulement des trente-six émetteurs en service avant le débarquement sont en état de fonctionner: ceux de Bordeaux, de Limoges et de Grenoble. Des solutions de fortune permettent de desservir Paris, Marseille, Lyon, Lille et Strasbourg (27). Le projet de reconstruction est marqué au coin du service public : *"il importe de reconstruire sans délai afin que la Radio soit entendue confortablement en tout point du territoire. Il ne faut pas oublier qu'en France, les villes ne concentrent qu'une partie relativement faible de la population et que les auditeurs se trouvent répartis presque de façon uniforme dans tout le pays: il est aussi important, sinon plus, de se faire entendre à la campagne qu'à la ville."* Le tout-Etat qui inspire la réorganisation de la radio se poursuit dans un élan révolutionnaire. Service public mais aussi instrument de gouvernement: *"En 1944, le général (sans avoir besoin d'y être poussé par les éléments les plus autoritaristes de l'Assemblée) envisageait une mainmise totale sur l'information..."* témoigne M. André Gillois. Un arrêté du ministre de l'information, Pierre-Henri Teitgen, réquisitionne *"les locaux, les installations et le matériel des entreprises privées d'émissions radiophoniques sises sur le territoire de la métropole."* (20 novembre 1944). Une Ordonnance (23 mars 1945) révoque *"toutes autorisations d'exploiter ... accordées aux postes privés de radiodiffusion ..."* La coexistence entre le réseau national et les stations privées, annulée, de fait, à la déclaration de guerre, est abolie. C'est le début d'un monopole qui ne sera remis en cause qu'en 1982.

Dans les années 1920, la rhétorique humaniste saluait dans la radio naissante un instrument de distraction, d'éducation et, non sans réserves, d'information, mis à la disposition de tous. Bref, une ouverture sur le monde.

A l'aube du vingt-et-unième siècle, qu'une prospective optimiste décrivait encore après la dernière guerre mondiale comme une étape vers un nouvel âge d'or, on ne craint plus de dénoncer un univers cerclé de contraintes. On parle des droits de l'homme que l'on grignote. On

Georges Bernanos, auteur d'anticipation ?

L'auteur célèbre du "Journal d'un curé de campagne" est moins connu comme imprécateur. Il n'a pourtant pas économisé son talent de polémiste. Après la deuxième guerre mondiale, il dénonçait le développement d'un modèle de société entretenu par les medias:

"La Civilisation des Machines a besoin, sous peine de mort, d'écouler l'énorme production de sa machinerie et elle utilise dans ce but (...) des machines à bourrer le crâne. Oh ! je sais, le mot vous fait sourire. Vous n'êtes même plus sensibles au caractère réellement démoniaque de cette énorme entreprise d'abêtissement universel, où l'on voit collaborer les intérêts les plus divers, des plus abjects aux plus élevés (...) Politiciens, spéculateurs, gangsters, marchands, il ne s'agit que de faire vite, d'obtenir le résultat immédiat, coûte que coûte, soit qu'il s'agisse de lancer une marque de savon, ou de justifier une guerre, ou de négocier un emprunt de mille milliards. Ainsi, les bons esprits s'avilissent, les esprits moyens deviennent imbéciles, et les imbéciles, le crâne bourré à éclater, la matière cérébrale giclant par les yeux et par les oreilles, se jettent les uns sur les autres, en hurlant de rage et d'épouvante.

Ne pas comprendre ! il faudrait un peu plus de coeur que n'en possèdent la plupart des hommes d'aujourd'hui pour ressentir la détresse de ces êtres malheureux auxquels on retire impitoyablement toute chance d'atteindre le petit nombre d'humbles vérités auxquelles ils ont droit, qu'un genre de vie proportionné à leurs modestes capacités leur aurait permis d'atteindre, et qui doivent subir, de la naissance à la mort, la furie des convoitises rivales, déchaînées dans la presse, la radio. Etre informé de tout et condamné ainsi à ne rien comprendre, tel est le sort des imbéciles."

"La France contre les robots" 1947 (Réédition: Plon, 1970).

annonce un "nouvel ordre économique", un "nouvel ordre international". Rappelons qu'il y a cinquante ans, l'"ordre nouveau" importé par les totalitarismes fascistes imposait une raison de lutter. La "manipulation" semble aujourd'hui plus supportable que la propagande de la même manière que le "libéralisme" humanise le capitalisme. Seuls, quelques auteurs osent décrire une *"industrie de la conscience "*appliquée à imposer l'idéologie de la classe dominante (28), voire écrire que *"la masse est aliénée* (29)".

La liberté d'expression a été confisquée, par les pouvoirs politique et économique, au profit d'un asservissement quotidiennement entretenu. Il n'est plus concevable de gouverner sans recourir aux medias. De Gaston Doumergue à madame Edith Cresson, le pouvoir est au bout du micro. Eloigné de l'antenne de la BBC, en 1943, le général De Gaulle se sentait déjà coupé de l'opinion : *"...résidant à Alger, j'avais l'impression d'être, moins qu'à Londres, en mesure de me faire entendre. Le contact personnel que la radio me permettait de prendre avec la nation française se relâchait peu ou prou* (30)". S'emparer des stations d'émission est devenu un acte prioritaire pour les révolutionnaires: la manipulation suit. Aujourd'hui, ce n'est plus le public qui attend l'événement mais le contraire. Pour faire mouche, une annonce officielle doit "tomber" dans le journal télévisé de vingt heures.

La récente guerre du Golfe a illustré l'usage moderne des medias. Une nation "libérale" sélectionne l'information traitée par une société installée en position de monopole, tant à la saisie de l'événement qu'à la diffusion mondiale. Les partenaires "alliés" n'ont droit qu'aux miettes que leur concède la censure militaire. Le "spectacle" dont parlait Paul Léautaud, en 1939, continue (Cf. "Gavroche" n° 57/58, p. 11).

L'histoire des medias hertziens semble résumée par deux mouvements contraires. Le travail des ingénieurs a élaboré un instrument de communication toujours plus performant dans la qualité et la rapidité de l'acheminement des messages. Tout l'effort des institutions - financières ou politiques - consiste à en limiter l'usage qui pourrait remettre en cause un pouvoir réservé.

La fenêtre ouverte sur le monde est décidément bien grillagée.

Jean-Jacques LEDOS

NOTES:

(1) Elisabeth de Miribel, alors fonctionnaire des Affaires étrangères, en mission, et Elizabeth Barker, de la BBC ont donné au "Figaro littéraire" (17-23 juin 1965) leur témoignage sur cette journée.

(2) Directeur de l'information de la France combattante à Londres et Alger.

(3) Communication dans le cadre du colloque organisé en 1978 par l'Institut Charles De Gaulle sur le thème: "L'entourage et De Gaulle".

(4) Il existait déjà, à la BBC, un service français à direction bicéphale. Miss Cecilia Reeves y représentait la BBC, Jean Masson, la radio publique française.

(5) A. Briggs: "The BBC, the First Fifty Years" (Oxford University Press - 1985).

(6) J.-L. Crémieux-Brilhac: "Les voix de la liberté", t. II (5 tomes - Documentation Française, 1975). Il s'agit du dernier cabinet de la IIIème République dont le Président du Conseil est le Maréchal Pétain.

(7) Cité par J.-L. Crémieux-Brilhac et Hélène Eck: "La guerre des ondes" (1985).

(8) in "Les voix de la liberté".

(9) "Une saison gâtée, Journal de la Guerre et de l'Occupation - 1939-1945" (A. Fayard - 1983)

(10) Pour avoir critiqué sévèrement, dans l'un de ses premiers papiers, l'abandon français dicté par le maréchal Pétain, Pierre Bourdan est provoqué en duel, à Londres (André Gillois: "Histoire secrète des français à Londres" 1973). Le général De Gaulle écrit dans ses "Mémoires de guerre" à propos de cette période: "Quant à Vichy, rares étaient ceux qui contestaient son autorité. Le Maréchal lui-même demeurait très populaire." (Voir encadré n° 4).

(11) "Le Crapouillot": "Les pieds dans le plat" No 11 (4/1950).

(12) Harold Nicholson: "Journal des années tragiques" (Grasset - 1971).

(13) "Les voix de la liberté" T. I, p. XXI.

(14) Extrait d'un rapport du préfet de Marseille. Cité in "Les voix de la liberté 1940-1944) op. cit.

(15) Le texte du discours censuré est reproduit dans les annexes (chapitre "Tragédie") du tome II des "Mémoires de guerre" du général De Gaulle. Sur les relations entre Roosevelt et De Gaulle, cf. en particulier: "Les secrets des archives américaines: Pétain, Laval, De Gaulle" (chap. 7) par Nerin E. Gun (Albin Michel, 1979).

(16) Sur Radio-Brazzaville, cf. "La guerre des ondes" op. cit. note 5.

(17) CFLN: Ordonnance du 3 juin 1943; assemblée consultative: Ordonnance du 17 septembre 1943.

(18) "Faire acquérir par la nation la propriété des principales: charbon, électricité, gaz, qu'elle est d'ailleurs seule en mesure de développer comme il faut; lui assurer le contrôle du crédit, afin que son activité ne soit pas à la merci de monopoles financiers..." Ainsi rappelée dans les "Mémoires de guerre" (T. II, chap. "Politique"), la démarche s'inscrit dans la continuité du Front populaire. Cf. aussi l'intervention radiophonique du 20 avril 1943 ("Discours et messages").

(19) "Cahiers d'histoire de l'Institut Maurice Thorez": "1944 - La Libération de la France" (3ème trimestre 1974).

(20) Discours prononcé à Oxford, le 25 novembre 1941.

(21) Jean Lacouture: "De Gaulle, 1. Le rebelle 1890-1944" (1984). Le poste de propagande américaine, "La voix de l'Amérique" ne se privait pas de dénoncer la présence coloniale française et de recommander l'indépendance des territoires de l'Empire.

(22) Sur les travaux, à Alger, du "Comité général d'Etudes" (C.G.E.)relatifs à la presse et à la radio, cf. Diane de Bellescize: "Les neuf sages de la Résistance" (Plon - 1979).

(23) D'après "Antennes" (TDF) n° 47, mai 1980. Les "Conseils de gérance" était des assemblées de représentants élus des auditeurs instituées en 1935, par Georges Mandel, ministre des PTT.

(24) Ce document édité en juin 1944 est connu sous le nom de "Cahier bleu".

(25) Pierre Crénesse: "La libération des ondes" (Berger-Levrault - 1944). La décision de mobiliser la population parisienne a été prise par le Colonel FTP, Rol-Tanguy. (Cf. "L'insurrection de Paris en août 1944" in "Gavroche" n° 15.)

(26) "Notes introductives à l'étude des questions posées par la réorganisation de la radiodiffusion française" (décembre 1944)

(27) L'état du réseau radio de 1939 à 1944 a fait l'objet d'articles de M. Armand Gaillard dans les Nos 4 (septembre 1983) et 7/8 (juillet 1984) des "Cahiers d'histoire de la radiodiffusion" (11, rue Hamelin, 75016, Paris).

(28) Hans-Magnus Enzensberger: "Culture ou mise en condition ?" (Denoël - 1965).

(29) François Brune: "Le bonheur conforme, essai sur la normalisation publicitaire" (Gallimard, 1981).

(30) "Mémoires de guerre, l'Unité 1942-1944", chap. "Politique".

UN MARIN DES F.N.F.L. (*)

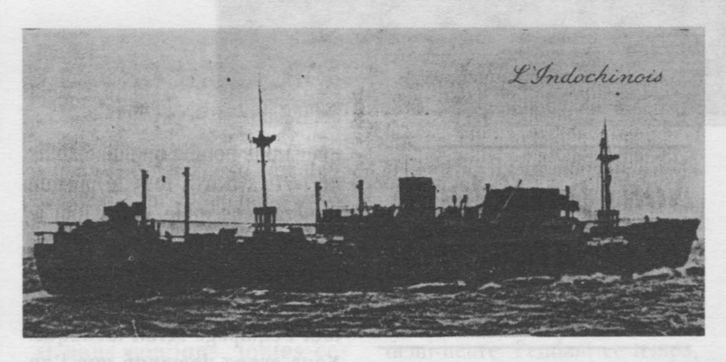
Au mois de septembre 1942, j'embarquai à bord de *L'indochinois*, un navire neuf dont le moteur devait toujours tourner à pleine puissance. C'était un des trois derniers navires construits en France, avant la déclaration de la guerre, que les Anglais utilisèrent pour une rotation rapide - d'une semaine si tout allait bien - sur le Canada. Pour cette raison, ils l'avaient baptisé le "tramway de l'océan". Nous avons fait trois voyages et nous étions trois navires à faire la même rotation, un français et deux norvégiens. Les deux norvégiens furent torpillés.

Abandonnés dans l'Atlantique

En octobre 1942, la guerre faisait rage en Egypte et il fallait absolument ravitailler là-bas. Partis de Newport, on chargea 28 tanks, plus de 5000 tonnes de bombes et des caisses d'avions qui furent mises sur le pont. Nous formions un convoi avec 5 gros transports de troupes. Notre vitesse était de 12 à 13 noeuds, mais comme nous allions trop lentement pour le moteur de notre bateau, nous savions que nous risquions de tomber en panne. C'est ce qui arriva huit jours après notre départ : il fallait changer un piston. Abandonnés dans une mer infestée de sous-marins, il fallut débieller, enlever le piston et en remettre un autre à sa place. Un piston pesant 1800 kg, ce n'était pas un mince travail.

Vers une heure du matin, le radio anglais vint dans "la machine" informer le Commandant qu'il y avait des sous-marins dans les parages; celui-ci ordonna aux canonniers d'aller à leurs pièces. La réparation fut terminée à 5 heures du matin. Le Commandant nous fit alors apporter du whisky. Nous avons eu chaud !

(*)voir Gavroche N°59



Nous repartîmes à toute allure, et pendant une dizaine de jours tout marcha très bien, quand soudain, le moteur s'arrêta à nouveau. Heureusement Josse, le second mécanicien (qui avait été dessinateur chez Schneider, constructeur du moteur), nous dit savoir d'où cela venait. C'était l'arbre à cames qui était complètement déréglé. En 7 heures, Josse vint à bout de ce travail très minutieux et nous reprîmes la route sans avoir été inquiétés.

Après un arrêt à Durban en Afrique du Sud, nous partîmes par l'Océan Indien au Mozambique. Il y avait des sous-marins japonais dans les parages, mais on réussit à passer et, 8 jours après, ce fut la Mer Rouge puis le Canal de Suez. Là, pendant une semaine, nous débarquâmes notre cargaison, cachés au fond du grand lac (1). Les bombes devaient être acheminées à Montgomery.

Allégés de notre cargaison, nous pensions repartir par le même chemin, mais on nous envoya à Tripoli chercher des bombes d'une tonne, de la viande et 3 cales de bidons d'essence. Juste au moment où le bateau sortait du port, escorté par un destroyer anglais et par *La Reine des Flots* — un escorteur des F.N.F.L.—, un sous-marin nous attendait : il fut coulé et encore une fois nous avons eu de la chance.

(1) Il s'agit vraisemblablement du grand lac Amer (N.D.L.R.).

D'Alexandrie à Liverpool

Nous voilà en route pour Alexandrie. Là, il y avait au mouillage le cuirassé Lorraine, 3 beaux croiseurs français de 10.000 tonnes, 2 torpilleurs et 2 sous-marins qui étaient planqués là depuis l'armistice. Les Anglais avaient démonté les culasses et les bateaux n'avaient pas de mazout pour partir. Notre bateau à croix de Lorraine faisait la curiosité des équipages qui se pavanaient dans des canots à voile, et on ne s'est pas privé de les engueuler et de cracher sur ces lâches !

Deux jours après, nous partîmes pour Malte. En Méditerranée, les alertes par avions étaient ininterrompues, heureusement les chasseurs anglais étaient présents et nous protégèrent si bien que malgré tous les dangers, nous arrivâmes sans dommage.

A Malte, la population vivait sous terre, tout était démoli. Quand nous apprîmes aux gens que nous avions 1000 tonnes de viande congelée, ils furent fous de joie; il y avait 9 mois qu'ils n'avaient pas mangé de viande fraîche et il nous fêtèrent.

Nous y restâmes 10 jours avant de partir pour Port-Saïd que nous abordâmes sans avoir été inquiétés. A Port-Saïd, les marins américains refusaient de faire plus de 3 mois en Méditerranée en raison des dangers, quant à nous, on se dirigea vers Beira au Mozambique. Là, on chargea toute une cargaison de lingots de cuivre. On n'aimait pas ça, car c'était une cargaison lourde qui ne remplissait pas les cales, et si l'on avait un trou dans la coque, on irait vite au fond !

Puis on fit route pour Le Cap, en Afrique du Sud, avant d'aller ravitailler la garnison de Sainte-Hélène. Là on visita la maison où Napoléon avait été détenu. On y resta 3 jours. Le commandant nous avait récommandé - à ceux qui n'étaient pas de quart - de rester le plus longtemps à terre, car, comme il n'y avait pas de port, le bateau restait au large et était très vulnérable. Ainsi, un pétrolier avait été coulé en pleine nuit par un sous-marin et tout l'équipage était mort, à l'exception d'un marin qui était tellement saoul, qu'il était resté endormi sous les bananiers.

Ce fut ensuite le départ pour aller ravitailler une base américaine sur l'île d'Ascension. Là, on vit des milliers de poissons noirs avec une bande blanche. On nous disait que si un homme tombait à la mer, il était dévoré en quelques minutes !

Au moment de reprendre la mer, un hydravion américain



En décembre 1942, à bord de L'Indochinois, en route pour le canal de Suez. A.Delavigne est à droite.

nous signala qu'un cargo avait été coulé et que des survivants se trouvaient dans des embarcations. Nous les avons recherchés, mais nous n'avons rien vu et le commandant nous dit :" Si on les voit de nuit, nous ne pourrons pas les recueillir car ce sera un piège, le sous-marin nous repèrerait trop facilement". Nous avons continué notre route en espérant que les hydravions pourraient les sauver, car c'était plus facile pour eux de repérer l'ennemi, tellement la mer était claire.

Dix jours après, nous prîmes à notre bord une vingtaine d'officiers anglais dans le port de Freetown en Sierra-Léone avant d'aborder, 11 jours plus tard, le port de Liverpool. Cela faisait bien plaisir de rentrer, on n'avait pas volé nos 3 semaines de permission : c'était le 5 mai 1943.

Nous participons au débarquement en Sicile...

Je fus alors désigné pour embarquer sur le croiseur auxiliaire *Ville d'Oran* à destination de Londres. A bord, nous étions 80 de la France Libre. On encadrait les nouveaux arrivés d'Afrique du Nord, dont beaucoup avaient la nostalgie de Vichy, notamment l'Etat Major français. Ceux-ci avaient pour habitude de manger aux repas un plat de plus que l'équipage. On prévint les Anglais qui désignèrent 3 inspecteurs qui vinrent sans prévenir personne au moment de servir le repas. Ils dirent au Commandant que si une bombe ou une torpille arrivait à bord, tout le monde sauterait ensemble, alors, tout le monde devait manger pareil. Les inspecteurs dirent aux cuisiniers que désormais la nourriture de tout l'équipage serait identique. Nous avons demandé que l'on mette le Commandant et le Commissaire à terre, chose qui fut faite dès le lendemain.

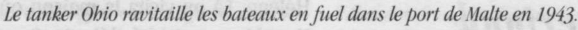
Quelques jours après, nous partîmes pour Alger, avec plusieurs transports de troupes. A notre arrivée, en grande rade, il y avait toute une flotte de guerre et plusieurs cuirassés américains; ce n'était que mâts et cheminées.

On se doutait que ce n'était pas sans motif que nous étions tous rassemblés; les navires faisaient sans arrêt des exercices de tir contre avions et, un soir, nous avons reçu la visite de quelques bombardiers allemands qui ont tous été pris dans une concentration de projecteurs : pas un n'a réussi à franchir le barrage. Je n'avais jamais vu un tel feu d'artifice. Quelques bombes tombèrent au loin, derrière Alger, mais pas un seul navire ne fut touché.

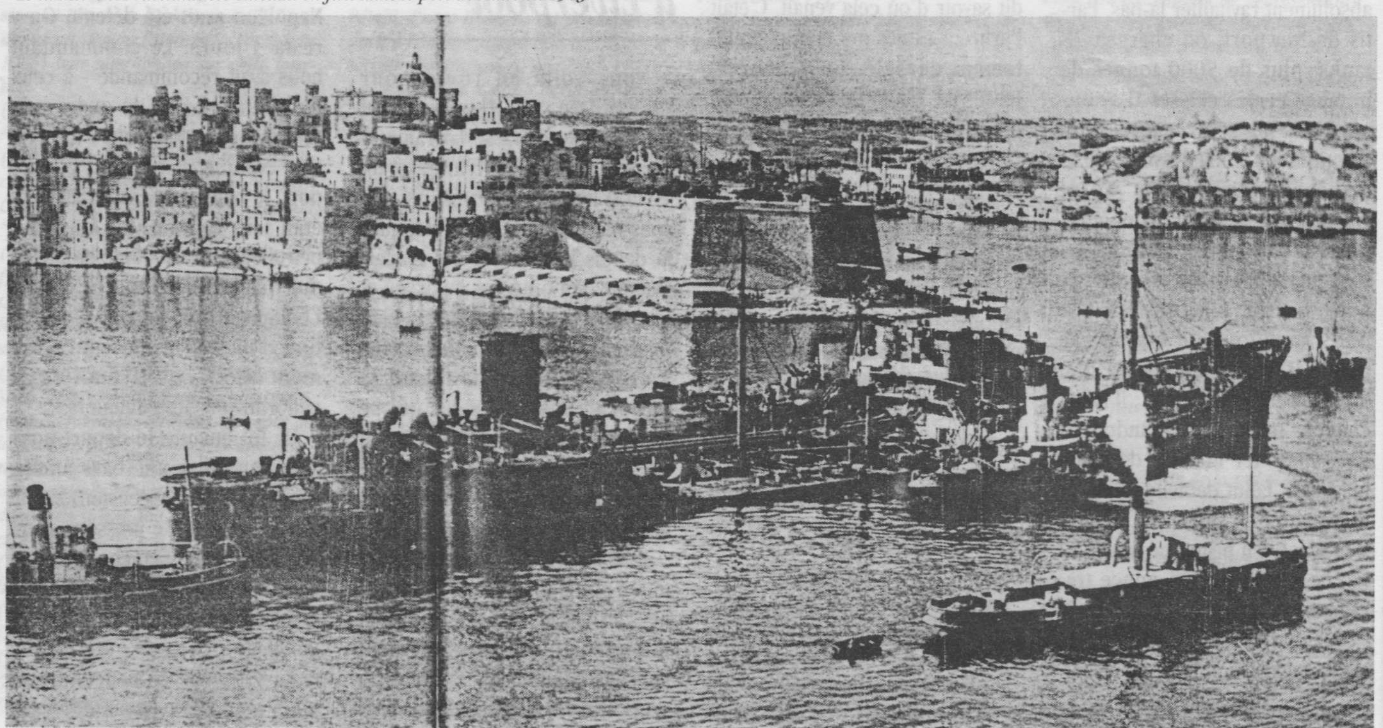
Quelques jours plus tard, nous partîmes avec 2 torpilleurs pour Philippeville où nous embarquâmes 2500 soldats à destination de Catane en Sicile (2). La ville et le port étaient encore sous le feu des canons allemands. Il fallait faire de l'eau. Avec le chef mécanicien, on se rendit à terre. On devait se méfier des mines et des avions ennemis. Nous trouvâmes une prise d'eau qui avait été sabotée par les Allemands avant leur départ. Je réussis à opérer la réparation avec des moyens de fortune : j'étais fier de mon exploit et j'ai été félicité par le chef.

Dans la nuit, le *Ville d'Oran* repartit pour Philippeville, toujours escorté par les deux torpilleurs, un de chaque côté, à une vitesse de 24 noeuds. Les 2500 soldats anglais étaient sur le quai, on les embarqua, et dans l'après-midi, on prit la route pour l'ex-base allemande d'Augusta en Sicile. Nous faisions 48 heures de mer, puis nous restions une journée en Sicile. A l'aller, on embar-

(2) Catane fut prise par les Alliés le 5 août 1943 (N.D.L.R.).



Le tanker Ohio ravitaille les bateaux en fuel dans le port de Malte en 1943.



quait des soldats et, au retour, nous ramenions des prisonniers qui étaient furieux de se voir sur un navire de la France Libre.

..puis en Italie

La campagne de Sicile est maintenant terminée. Depuis Alger, le Ville d'Oran repartit à toute allure, escorté de 3 torpilleurs au lieu de 2. Après 3 jours de route, nous arrivâmes à Tobrouck en Lybie. Là, tout était désolation; il y avait des centaines d'avions, des tanks, des camions de toutes sortes aussi bien anglais, qu'italiens ou allemands. Tout était démoli et brûlé par les bombardements successifs, car la ville -ou ce qu'il en restait- avait été prise et reprise plusieurs fois.

Nous étions en rade quand nous vîmes arriver des chalands de débarquement. Ils nous apportaient des caisses enveloppées avec du caoutchouc et du liège. Tout ce matériel était monté à côté des embarcations et gardé par des soldats anglais armés de mitrailleuses. Ils nous dirent que, si nous coulions, toutes ces caisses devaient flotter et être récupérées en mer par le dernier bateau qui resterait en surface.

Extrait de "Les voix de la Liberté" de Jean-Louis Cremieux-Brilhac.



Janvier 1943

Chanson de marin

Paroles de Van Moppès
(Air :
Quand je suis parti de La Rochelle)

Quand je suis parti de La Rochelle,
Je suis parti tout en pleurant,
Navigant, ma brunette,
Je suis parti tout en pleurant,
[navigant.

Que regrettes-tu cher camarade ?
Que regrettes-tu en partant,
Navigant, ma brunette,
Que regrettes-tu en partant, navi-
[gant ?

Non, je ne regrette pas la ville
Ni les Boches qui sont dedans,
Navigant, ma brunette,
Ni les Boches qui sont dedans,
[navigant.

Ah ! je n'y regrette qu'une fille
Agée de dix-huit à vingt ans,
Navigant, ma brunette,
Agée de dix-huit à vingt ans,
[navigant.

Tu la reverras la belle fille
Quand t'auras chassé les Alle-
[mands,
Navigant, ma brunette,
Quand t'auras chassé les Alle-
[mands, navigant.



Auguste Delavigne (à droite) à son retour aux USA "arrose" une traversée agitée. Le deuxième à gauche disparaîtra lors du torpillage du "Cuba", celui au centre fit partie du commando de Saint-Nazaire.

Nous sûmes que des officiers de l'Etat Major pour le débarquement en Italie se trouvaient à notre bord. C'est la raison pour laquelle nous avions tant de torpilleurs pour nous seuls. Avant de partir, des officiers et des marins anglais vinrent nous voir dans la machine et nous dirent : "Ce n'est pas un transport de troupes ordinaires votre bateau". On leur expliqua que le Ville d'Oran était un croiseur auxiliaire âgé de 5 ans; ils n'en revenaient pas.

Nous voici en route pour l'Italie avec nos escorteurs; 3 jours plus tard, à 4 heures de l'après-midi, on croisa devant Catane et 5 transports rapides, 2 croiseurs et plusieurs escorteurs nous rejoignirent, tandis que des bombardiers et des chasseurs anglais nous survolaient. A la tombée de la nuit, toutes les troupes (8ème armée britannique) sautèrent dans les chaloupes et débarquèrent sur la côte italienne pour prendre le port de Tarente sous un déluge d'obus venant de terre. Un torpilleur anglais sauta sur une mine; sur les 173 hommes d'équipage, il n'y eut que 7 survivants.

De là, on repartit sur Philippeville pour rechercher des troupes, et au retour nous fûmes le premier navire à entrer dans le port de Tarente. Les Italiens n'en revenaient pas de voir un navire français, ils pensaient qu'ils s'étaient tous sabordés...

Après plusieurs rotations, un jour, on vit un sous-marin allemand que l'on arrosa de grenades. La bagarre dura bien une demi-heure. Pendant ce temps, j'étais de quart, occupé, en compagnie de deux arabes, à changer une pompe de place. Quand ils entendirent les explosions, les arabes lâchèrent la pompe qui me blessa en tombant et se sauvèrent sur le pont avec les bouées de sauvetage. On les retrouva, cachés au fond d'une embarcation. On les arrêta puis on les mit en prison. Ils n'étaient pas aguerris, c'était leur baptême du feu. Ils furent quand même jugés pour abandon de poste en pleine bagarre.

Comme j'étais blessé, le chef mécanicien m'emmena dans sa cabine et prévint le médecin. On me débarqua à Philippeville et une ambulance militaire anglaise me transporta dans un camp de blessés anglais, puis à l'hôpital de Blida en Algérie. J'y restai un mois. Je me rendis alors à l'Amirauté anglaise à Alger où l'on me dit d'attendre un transport de troupe pour l'Angleterre: ma campagne sur le Ville d'Oran était finie; pendant 5 mois nous avions bien travaillé : c'est pendant cette période que le bateau reçut sa deuxième croix de guerre; la première, il l'avait eue à Narwick, en 1940.

A partir du 6 décembre 1943, j'attendais mon rapatriement. Un matin, sur le port d'Alger, je vis arriver un transport de troupes que je reconnus tout de suite bien qu'il soit peint en gris, car c'est à son bord que j'avais commencé à naviguer en 1928 : c'était *le Cuba* avec son pavillon anglais et sa flamme à croix de Lorraine.

Je montai à bord voir le chef mécanicien qui était content de récupérer un F.N.F.L. pour remplacer un homme dans la machine. Le Commandant fut d'accord et c'est ainsi que je repartis le 13 décembre 1943 pour l'Egypte avec un chargement de troupes. Là, on en reprit d'autres pour Naples. Nous fîmes plusieurs rotations Egypte-Italie sans problème, sauf un soir où nous fûmes attaqués par des bombardiers à Alger. C'est la première fois que je vis un croiseur français tirer sur les "boches", il était passé de notre côté. Il leur fallut des mois pour s'y mettre et je suis certain que beaucoup n'étaient pas avec nous de bon coeur, car plusieurs fois, à terre, on a eu l'occasion de se "foutre sur la gueule".

Mon retour aux U.S.A.

Un jour, nous partîmes de Gibraltar pour Madère pour prendre des portugais volontaires pour travailler en Amérique. Là, dans l'île, tout l'équipage alla à terre pour boire un bon coup. Et alors nous tombâmes sur le consulat allemand avec son drapeau à croix gammée, et sur celui de Vichy avec le portrait de Pétain. On se fit la courte-échelle pour arracher le drapeau allemand, puis on brisa les vitrines des deux consulats. On était une trentaine de marins anglais et français. Des bons copains. Un

SYNDICAT NATIONAL
DES MARINS DE FRANCE

SIÈGE SOCIAL : 1, RUE M. DE CLERVAL, ALGER

CARTE DE DÉLÉGUÉ N° 35
Navire : "Cuba"
Service : Machine
Nom et Prénoms : Delavigne Auguste
Alger, le 6 Mars 1944
Le Secrétaire :

voiture blindée arriva bientôt. Un officier portugais nous parla en anglais et nous dit que nous étions en pays neutre, que nous avions violé les lois internationales et que des sous-marins allemands nous attendraient le lendemain...

Mais on s'en foutait, on continua la java, puis on rentra à bord.

Le lendemain, la population avait été conviée par haut-parleur à venir assister au combat. Les deux torpilleurs qui nous escortaient partirent dans la direction opposée à celle que nous devions prendre et grenadèrent au passage les sous-marins; pendant ce temps nous sortîmes à toute allure et les deux torpilleurs changèrent de route et vinrent nous rejoindre dès le lendemain. Notre ruse avait réussi.

Notre convoi mit 8 jours pour rejoindre New-York d'où nous partîmes pour Trinidad. *L'Arradyr* était là. J'avais un copain à bord, Alexis Le Telly. Il y avait plusieurs mois que j'espérais le revoir, malheureusement son bateau, chargé à plein de caisses d'avions, partit le soir même sans que je pus le rencontrer. J'appris qu'il fut torpillé 3 jours après; mon copain eut le temps de prendre place dans une embarcation qui accosta 11 jours plus tard au Brésil, au pied d'un phare d'où ils furent débarqués à l'aide d'un treuil. Transportés à l'hôpital, ils furent ensuite rapatriés aux Etats-Unis.

Pendant ce temps là, le Cuba faisait plusieurs rotations de Kingston en Jamaïque à Miami. Il s'agissait de prendre des soldats noirs qui faisaient de l'entraînement à la Jamaïque pendant 6 semaines. Nous les embarquions — environ 4000 — à destination de Miami en Floride, où ils s'initiaient au parachutage, de là, ils rejoignaient le canal de Panama. Ces troupes étaient destinées à être parachutées contre les Japonais dans la brousse. Combien de milliers de ceux que nous avons transportés ont été tués ? Certainement plus de la moitié.

Nous avons fait ce circuit pendant 3 mois. Il fallait 2 jours pour aller à la Jamaïque et autant pour retourner à Miami. Nous étions toujours en mer sans escorte navale, mais nous étions précédés d'un ballon dirigeable de la Navy américaine qui, le jour, voyait très bien les sous-marins au-dessous de lui tant la mer était claire. Par deux fois, il leur jeta des grenades.

Le 6 juin 1944, nous étions en mer lorsque nous entendîmes tous les haut-parleurs nous annoncer la grande nouvelle : le débarquement des troupes était en cours en Normandie : pourvu qu'ils réussissent !...

Nous aurions aimé venir les aider, mais jusqu'en septembre 1944, date à laquelle le Cuba fut arrêté pour réparations, on continua à transporter des soldats. On partit pour New-York où on nous informa qu'on rentrait en Angleterre à bord du Queen Elisabeth. C'est là que je revis mon copain Le Tilly, survivant de *L'Arradyn*. On se retrouva dans un bar français de New-York; nous nous sommes embrassés de la joie de nous retrouver, et nous avons parlé de notre odyssée en buvant un bon coup. La guerre n'était pas finie et nous savions que nous pouvions être envoyés par le fond comme beaucoup de nos camarades.

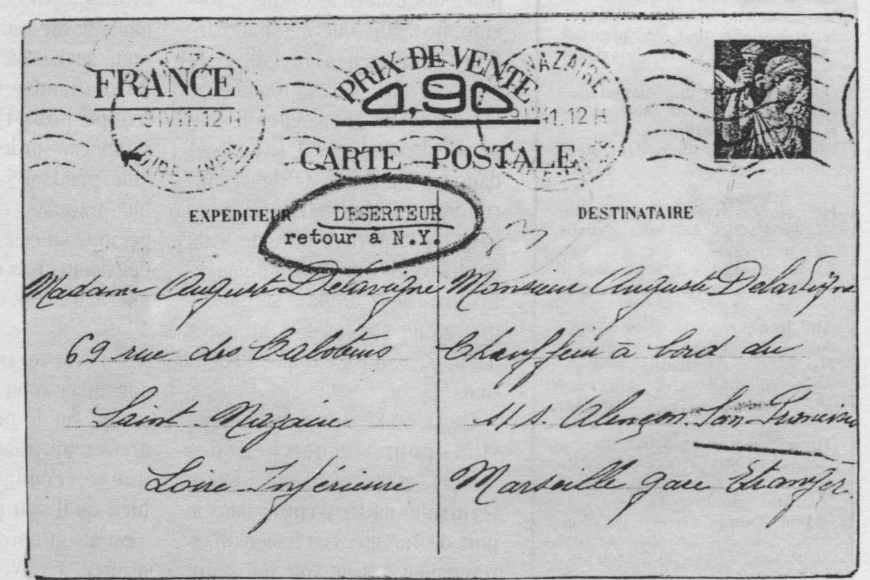
Enfin la France !

On partit pour l'Angleterre et, 6 jours après, nous arrivâmes en Ecosse pour Glasgow, puis Londres. On rejoignit ensuite notre base de Liverpool; là, on était libre de manger et coucher chez les Anglais, et on se faisait pointer quotidiennement. Je fus désigné pour embarquer sur le *Champollion* à destination de Gibraltar où nous recommençâmes à transporter des troupes d'Oran pour Naples.

Un jour, on nous apprit que nous allions à Marseille pour chercher des Russes et les convoyer en Yougoslavie afin qu'ils rentrent dans leur pays. Quelle émotion quand, le 24 décembre, nous mîmes les pieds sur le sol de notre pays! On y resta 4 heures seulement, juste le temps d'aller poster une lettre (la première depuis 1940) et d'acheter une bouteille d'eau de Cologne. Avec trois "anciens" on alla trouver le Commandant et le colonel anglais pour leur demander de débarquer la prochaine fois que nous toucherions le sol de France, pour rentrer chez nous : ils nous le promirent.

En janvier 1945 j'appris que mon vieux bateau, le Cuba, avec un porte-avions anglais, qui rentraient à Southampton, furent torpillés par un sous-marin de poche qui fut coulé lui-même. Quant à moi, j'étais toujours sur le Champollion. De retour à Marseille, nos supérieurs tinrent parole et nous débarquâmes avec un ordre de mission parfaitement en règle. Mais, comme tous les trains étaient réquisitionnés par l'armée, il nous fallait un tampon de la Préfecture. On allait faire la queue à la Préfecture quand une personne, apprenant que nous étions de la France Libre, nous conseilla d'aller trouver le directeur de la Chambre de Commerce qui était gaulliste. Nous fûmes reçus à bras ouverts, et le lendemain nos papiers étaient en règle.

Nous partîmes enfin, mais dans la nuit le train s'arrêta pendant plusieurs heures, à cause des raids d'avions. On s'arrêta dans une gare de triage car le train n'allait pas plus loin. Au restaurant de la gare, on fit connaissance avec un cheminot et sa femme qui sortaient des prisons de Vichy, ainsi qu'un aumônier des F.F.L. qui rejoignait la division Leclerc à Strasbourg. Je vis alors un train de marchandises s'arrêter en gare. J'allai voir et consta-


FRANCE
PRIX DE VENTE 0,90
CARTE POSTALE
EXPEDITEUR — DESERTEUR retour à N.Y. — DESTINATAIRE

Madame Auguste Delavigne
69 rue des Calotins
Saint Nazaire
Loire Inférieure

Monsieur Auguste Delavigne
Chauffeur à bord du
M.S. Alençon San Francisco
Marseille gare Étranger

Carte postale adressée par Madame Delavigne à son mari et revenue avec la mention : Déserteur.

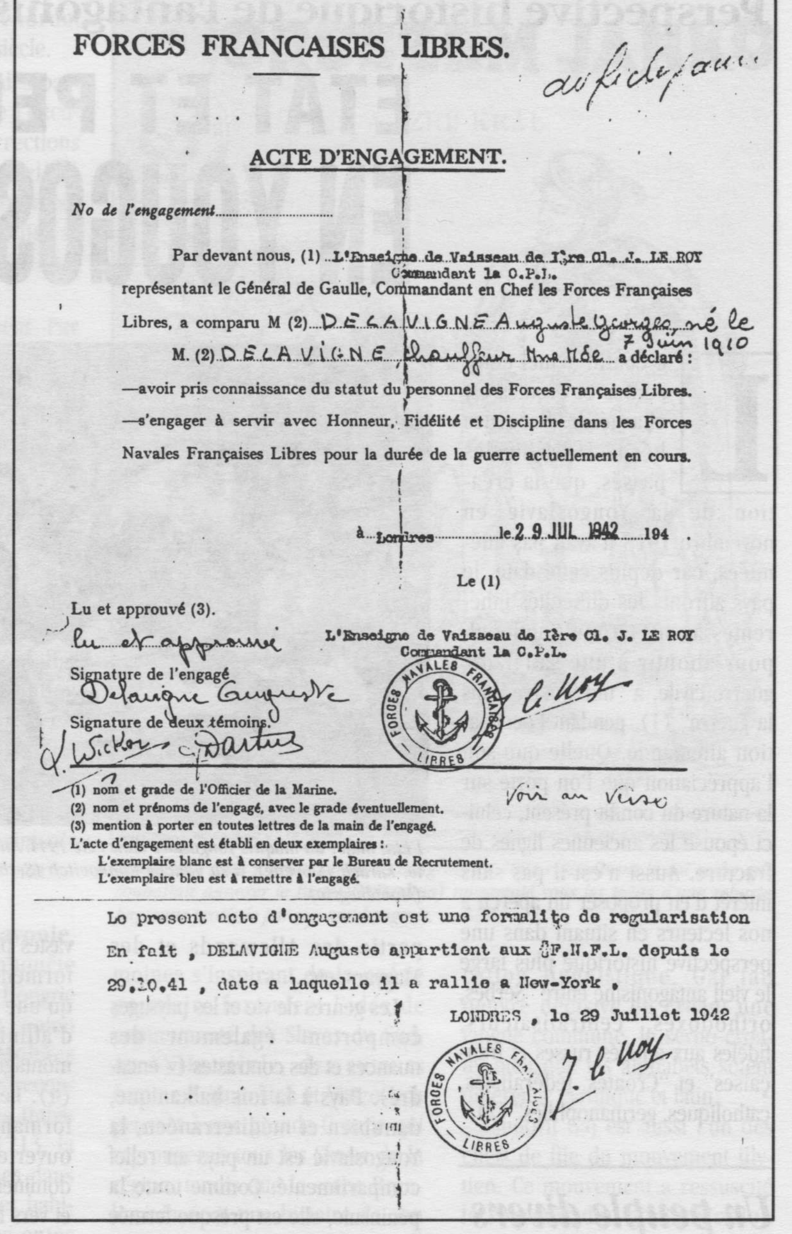
tai qu'il y avait trois wagons de voyageurs remplis de marins. Je courus à la locomotive voir les mécaniciens et leur dire que je voulais me rendre à Nantes. Je leur fis voir mes papiers et ils me dirent que c'était la première fois qu'ils voyaient un marin de la France Libre. Je leur offris un paquet de cigarettes anglaises et leur dis que cinq personnes m'accompagnaient. Ils nous firent monter dans le train et nous trinquâmes tous ensemble dans notre wagon : "Si nous ne sommes pas emmerdés, vous serez à Paris demain matin" nous dit un mécanicien.

En effet, le lendemain on arriva à Paris et chacun repartit dans des directions différentes. Je pris le train jusqu'au Mans avec un copain qui habitait les Côtes du Nord. Là, des agents de police qui étaient à la porte de l'autorail demandaient le permis car, pour changer de département, il fallait un tampon de la Préfecture du Maine-et-Loire. Je me mis à gueuler qu'il y avait de l'abus, car depuis 5 ans que je risquais ma vie sur mer, je regrettais l'accueil qui m'était réservé. Le mécanicien me demanda : "C'est bien vrai ce que tu dis là". Je lui fis voir mes papiers à croix de Lorraine. Il m'invita alors à le suivre et me fit monter dans le compartiment machine de l'autorail en me disant : "Assied-toi là, personne n'a le droit de pénétrer ici et je réponds de toi".

J'arrivai enfin à Nantes, mais je ne savais pas où se trouvait ma femme qui logeait chez sa soeur. Dans la neige, chargé comme une bourrique, je trouvai enfin la route, le canon tonnait car les boches étaient encore à 20 kilomètres. Arrivé dans la cour, j'entendis marcher. C'était la grand'mère qui me dit : "Qu'est-ce que c'est, Monsieur ?". Elle ne m'avait pas reconnu dans ma gabardine anglaise bleu-marine.

Ma femme était partie faire des courses avec sa soeur et mon fils Albert. A leur retour, la grand'mère ouvrit la porte et dit à mon fils : "Viens voir qui est là!" — "C'est papa ce Monsieur là ?". Le pauvre gosse ne se rappelait plus de moi. Quelles joies furent les retrouvailles après 5 ans d'absence !

Acte d'engagement officiel d'Auguste Delavigne dans les F.N.F.L. daté du 29 juillet 1942, confirmant celui du 29 octobre 1941



FORCES FRANCAISES LIBRES.

au fidelajaun

ACTE D'ENGAGEMENT.

No de l'engagement..............................

Par devant nous, (1) L'Enseigne de Vaisseau de 1ère Cl. J. LE ROY Commandant la C.P.L. représentant le Général de Gaulle, Commandant en Chef les Forces Françaises Libres, a comparu M (2) DELAVIGNE Auguste Georges, né le 7 Juin 1910

M. (2) DELAVIGNE, Chauffeur Mme Mle a déclaré :

—avoir pris connaissance du statut du personnel des Forces Françaises Libres.

—s'engager à servir avec Honneur, Fidélité et Discipline dans les Forces Navales Françaises Libres pour la durée de la guerre actuellement en cours.

à Londres le 29 JUL 1942 194 .

Le (1)

Lu et approuvé (3).

Lu et approuvé

L'Enseigne de Vaisseau de 1ère Cl. J. LE ROY
Commandant la C.P.L.

Signature de l'engagé

Delavigne Auguste

Signature de deux témoins.

Wickers Dartus

Le Roy

(1) nom et grade de l'Officier de la Marine.
(2) nom et prénoms de l'engagé, avec le grade éventuellement.
(3) mention à porter en toutes lettres de la main de l'engagé.
L'acte d'engagement est établi en deux exemplaires :
L'exemplaire blanc est à conserver par le Bureau de Recrutement.
L'exemplaire bleu est à remettre à l'engagé.

Voir au verso

Le present acte d'engagement est une formalite de regularisation

En fait , DELAVIGNE Auguste appartient aux F.N.F.L. depuis le 29.10.41 , date a laquelle il a rallie a New-York .

LONDRES , le 29 Juillet 1942

J. Le Roy

Me voilà donc enfin en famille, mais je n'étais pas démobilisé pour autant, et quelques jours après, je me suis présenté à la Marine à Nantes. Le Commandant me dit : "Vous êtes le premier de chez de Gaulle que je vois". Je l'informai alors que je recevrai des instructions d'ici quelques temps. Cinquante jours après, le télégramme arriva : "Ralliez Londres pour embarquement..". Il fallait bien obéir.

Je partis pour Dieppe. Là, un transport nous emmena à Londres puis à Liverpool. Quelques jours plus tard, j'embarquai sur le *Cap Cantin*. Le 8 mai, les cloches et les cornes se mirent à sonner. La guerre était finie ! Tous les Français Libres rentreront pour de bon. Nous avions des permissions d'office; on partit pour la France, direction Boulogne, mais il fallait attendre la relève d'un équipage de marins pour pouvoir rentrer chez nous.

Au bout de 3 jours, on vint se plaindre à l'Administrateur qui nous envoya sur les roses. Le lendemain, on retourna à la Marine, bien décidés à obtenir satisfaction. On bouscula l'Administrateur qui se retrouva sur le sol avec l'encrier sur la tête. Il partit se plaindre à la Marine anglaise qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Un officier anglais vint nous calmer et nous dit : "Ce soir vous prendrez le train pour rentrer chez vous, ce sont les marins anglais qui vous relèveront". La trentaine de marins présents poussa un "hourra!" de satisfaction.

J'étais définitivement de retour, cette fois la guerre était finie avec l'Allemagne, les Anglais, eux, n'en avaient pas encore fini avec les Japonais.

Pour terminer ce récit, je tiens à rendre hommage à ma femme, car être la femme d'un "déserteur" sous l'occupation, c'était être condamnée à la misère. Restée seule avec nos trois jeunes enfants, sans possibilité d'avoir de mes nouvelles, sans ressources, sans logis — puisque notre maison de Saint-Nazaire avait été bombardée — elle vécut réfugiée à Frossay dans une grange à foin. Les Autorités de Vichy et la Compagnie lui avaient supprimé les délégations qui lui auraient permis de toucher une partie de ma solde ainsi que les allocations familiales.

Je lui dédie ce récit.

Auguste DELAVIGNE

Perspective historique de l'antagonisme entre Serbes et Croates

ETAT ET PEUPLES EN YOUGOSLAVIE

Le conflit actuel entre Serbes et Croates est chargé de discordes héritées des siècles passés, que la création de la Yougoslavie en novembre 1918 n'avait pas atténuées, car depuis cette date, le pays affronta les difficultés inhérentes à un Etat multinational, pour aboutir à une sanglante guerre civile, à "une guerre dans la guerre" (1), pendant l'occupation allemande. Quelle que soit l'appréciation que l'on porte sur la nature du conflit présent, celui-ci épouse les anciennes lignes de fracture. Aussi n'est-il pas sans intérêt d'en proposer un aperçu à nos lecteurs en situant dans une perspective historique plus large le vieil antagonisme entre "Serbes, orthodoxes, centralisateurs, fidèles aux amitiés russes et françaises" et "Croates, fédéralistes, catholiques, germanophiles" (2).



L'Etat major du maquis yougoslave dans l'été 1944. Au fond, Tito (Croate), à sa droite, Kardelj (Slovène), à sa gauche Rankovitch (Serbe) et au premier plan, Djilas (Monténégrin)

Un peuple divers

Une telle perspective éclaire aussi la formidable diversité culturelle qui fait de la Yougoslavie le pays le plus complexe d'Europe : cinq nationalités (3) et une vingtaine de "minorités nationales" réparties en six républiques, quatre langues slaves et autres langues, deux alphabets, trois grandes religions et une trentaine de communautés... Cependant, groupe national et religion sont souvent liés : les Serbes appartiennent surtout à l'orthodoxie, les Roumains sont uniates ou "Vieux catholiques", les Albanais musulmans pour la plupart (environ 70%). Le domaine du catholicisme romain suit pratiquement les limites de l'ancienne Autriche-Hongrie, incluant la grande majorité des Croates et des Slovènes et une partie des Allemands et des Magyars, etc...

Les genres de vie et les paysages comportent également des nuances et des contrastes (v. encadré). Pays à la fois balkanique, danubien et méditerranéen, la Yougoslavie est un pays au relief compartimenté. Comme toute la péninsule, elle est presque fermée à l'ouest par la large bande des Alpes dinariques. Quelques plaines littorales, des lagunes, de vastes plages et des milliers d'îles forment la Dalmatie qui "n'est qu'une frange méditerranéenne d'affinités latines adossée aux montagnes balkaniques et slaves" (4). Les hautes terres massives formant la péninsule sont plus ouvertes vers le nord, où elles dominent les plaines danubiennes, et vers le sud, où plusieurs vallées s'ouvrent sur la mer Egée.

Le relief cloisonné des Balkans a toujours poussé les hommes à l'isolement. Cependant, l'histoire a renforcé les particularismes et elle en a engendré d'autres, contribuant plus que les conditions naturelles à différencier les Slaves du Sud.

Lors des traités qui ont suivi la Grande Guerre, l'histoire fut largement sollicitée pour justifier les nouvelles frontières en Europe Centrale (5). On a par exemple trop insisté sur l'unité des Slaves d'autrefois tout en soulignant l'intrusion des Hongrois dans la plaine danubienne. Ainsi, dans un petit texte de propagande appelant "Toute la France debout pour la victoire du droit", G.Blondel écrit que les Slaves, "après avoir occupé jusqu'au IXe siècle presque toute l'Europe centrale ... avaient été désagrégés par les Hongrois qui avaient tendu la main aux Allemands de l'ancienne "Marche" de l'Est (Ostmark, Osterreich). Slaves du Nord et Slaves du Sud n'avaient pu se rapprocher".

Carte des pays revendiqués par les Yougoslaves pendant la Grande Guerre.



L'héritage historique

En fait, ceux qu'on nommera Slaves du Sud (Yougoslaves) ont subi dès leur migration en Pannonie et dans l'Empire byzantin aux VIe VIIe siècles, des influences qui allaient les marquer durablement. C'est la religion qui a occasionné la fracture majeure. Comme l'écrit Marc Bloch, tout le vaste "no man's land" religieux de l'Europe orientale depuis la Moravie jusqu'à la Bulgarie et la Russie, avait été disputé entre deux équipes de chasseurs d'âmes, dont chacune représentait un des deux grands systèmes qui se partageaient la chrétienté: celui de Byzance et celui de Rome (6).

La christianisation fait en effet l'objet d'une âpre concurrence entre les deux chrétientés. Byzance veut à tout prix écarter les Francs des Balkans en aidant à la constitution d'une principauté de Croatie. De même, quand le prince de Moravie veut lutter contre l'influence germanique, il reçoit le soutien de Byzance: l'Empereur Michel III lui envoie les fameux missionnaires, Cyrille et Méthode, "apôtres des Slaves" (863). L'alphabet cyrilique qu'ils inventent pour traduire en Slavon les Ecritures est encore employé en Russie, en Bulgarie et en Serbie; avec la liturgie, il devient le support d'une civilisation originale.

Dès la fin du IXe siècle la christianisation des Slaves est achevée, les Croates et les autres Slaves du nord-ouest des Balkans sont convertis au catholicisme romain et se séparent de leurs voisins orthodoxes, les Serbes. En 1054, le schisme entre Rome et Constantinople consacre la division entre catholicisme romain et oriental, avant que les peuples balkaniques et danubiens ne soient pris dans l'étau des *deux symboles effrayants* de la croix et du croissant, comme écrira le prince-évêque Njegoch.

Cet antagonisme religieux, auquel s'ajoutent la persécution des Bogomiles et les progrès de la féodalité, ont affaibli la région quand la menace turque apparaît. Les différentes formations politiques du Moyen-Age (dont la principauté Serbe, vestige de l'empire du tsar Duchan), disparaissent à partir du XIVe siècle. Les peuples slaves connaissent alors des destinées différentes, le régime ottoman achève de les individualiser.

L'éclatement des destinées

En **Bosnie**, refuge de l'hérésie bogomile, la population redoute de nouvelles persécutions des rois catholiques de Hongrie; elle n'offre que peu de résistance et la plupart se convertissent à l'islam.

Les montagnes du **Monténégro** sont inaccessibles aux conquérants et les habitants conservent une indépendance de fait sous l'autorité des princes-évêques, qui se maintiendront jusqu'au milieu du XIXe siècle.

En **Serbie,** la masse des paysans subit les duretés de l'occupation turque. Les insurrections et les actions individuelles, menées par les hors-la-loi appelés les *haïdouks*, font naître et entretiennent un âpre patriotisme populaire.

L'exode est très fréquent. Par vagues successives, plusieurs centaines de milliers de Serbes s'installent dans le sud de la Hongrie, et au-delà. En 1690, toute une région est abandonnée en Vieille-Serbie et repeuplée par des Albanais qui viennent s'établir en **Kosovo-Metohija.**

Mais la cohésion des Serbes reste intacte sous l'occupation turque. Les communautés villageoises gardent l'administration locale et l'église orthodoxe n'est pas inquiétée: "Le rôle de l'Eglise serbe, qui avait vécu indépendante pendant plusieurs siècles, avait fortement contribué à maintenir et développer l'esprit national" (7).

Quant à la **Croatie-Slavonie**, très diminuée par la conquête turque, elle reste liée à la Hongrie de 1102 à 1918 par une "union perpétuelle". Après Mohàcs (1526) les nobles croates reconnaissent sans difficulté les Habsbourg et acceptent, en 1713, la succession par les femmes dans cette dynastie. Les Slovènes habitent plusieurs provinces entre l'Adriatique et l'Autriche; ils ont des privilèges, mais les nobles sont germaniques.

Sur le littoral, la petite enclave de **Raguse** (Dubrovnik) sauvegarde une indépendance relative et accroît sa prospérité comme intermédiaire commercial entre l'Occident et les Balkans ottomans.

Dans le cadre autrichien et hongrois, les différents peuples slaves connaissent un développement de type occidental. Formation d'une noblesse et d'une bourgeoisie nationales et d'une élite intellectuelle, qui jouent un rôle décisif la langue, la littérature et l'histoire quand prendront la succession de la religion pour cimenter l'idéologie nationale.

Ce processus est sensible dès le XVIe en Dalmatie, où des moines s'inspirant de la poésie populaire formulent l'idée de communauté des Slaves du Sud. Au XVIIe siècle, des auteurs comme Krijanovitch et Vitezovitch pensent à une grande Croatie qui regrouperait tous les Slaves de la région, tandis que le serbe Brankovitch écrit une histoire de son peuple et souhaite la renaissance d'un Etat serbe.



Couverture d'un journal satirique hongrois en 1882 ridiculisant le roi serbe qui souhaitait annexer le Banat (Voïvodina) représenté sous les traits d'une robuste paysanne protégée par son ami hongrois.

En **Voïvodine** (10), les Serbes de Hongrie fournissent une sorte d'encadrement intellectuel au patriotisme populaire de la péninsule tout en cherchant à se libérer de l'emprise de l'Eglise orthodoxe. Un auteur de cette contrée, D.Obredovitch (1742-1811), souhaite dans ses écrits l'entente entre les peuples yougoslaves. Il prône la tolérance religieuse et défend la langue populaire. Son oeuvre est prolongée par celle de Vuk Karadjitch qui compose une grammaire et publie en 1814 le premier recueil de chansons populaires exaltant le souvenir du royaume médiéval de Douchan. Ses travaux convergent avec les écrits du slovène J.Kopitar (1780-1844) et du croate L.Gaj (1809-1872) vers l'unification linguistique. Gaj fait oeuvre décisive en créant une langue commune, le serbo-croate, bien que les alphabets soient différents: cyrillique et latin.

Ljudovit Gaj est aussi l'un des chefs de file du mouvement illytien. Ce mouvement a ressuscité le souvenir de l'administration française qui, dans le cadre des

L.Gaj, un des intellectuels chefs de file du mouvement illyrien.



"Provinces Illyriennes" de 1806 à 1809, avait aboli le régime féodal, créé les premiers journaux de langue locale et développé l'instruction populaire.

L'éveil national

Le "réveil des nationalités", c'est-à-dire la prise de conscience d'une identité qui cherche aussi à s'affirmer politiquement, s'accompagne partout en Europe d'une intense fermentation intellectuelle. Dans les Balkans, l'identité slave se heurte à la diversité des coutumes, des religions, de la géographie, faisant des peuples soit des alliés, soit des ennemis. Ils évoluent entre l'idéal yougoslave, panslave, et un nationalisme plus étroit.

Pour ceux qui sont restés à l'intérieur du système austro-hongrois après l'expulsion des Turcs du royaume de Hongrie, le statut d'autonomie est la revendication principale avant que la séparation ne soit envisagée: les nationalités de ce qui est la Double Monarchie depuis 1867 chercheront finalement à couper leurs liens avec cet Etat pour rejoindre leurs "frères" dans une autre formation politique. Avant d'en arriver là, ils subissent des vexations qui exacerbent leur nationalisme: lois électorales injustes, politiques scolaires et ferroviaires discriminatoires, germanisation, magyarisation... L'épreuve de la guerre produit la rupture, car "même chez les populations les plus conscientes d'un avenir national, le désir de quitter l'Empire est fort limité avant 1914" (8).

En 1848, l'hésitation et l'incapacité de la noblesse hongroise à résoudre l'émancipation des paysans (12) aliènent les minorités nationales, dont la plupart avaient pourtant accueilli la révolution avec enthousiasme. Il est vrai que les Croates refusèrent la décision de la diète hongroise sur la libération des serfs. Dès le 25 mars 1848 L.Gaj fit adopter une pétition équivalant à une rupture. Plusieurs chefs de mouvements nationaux croates, serbes et roumains comptaient sur la cour de Vienne pour les soutenir contre les Magyars. Ils furent déçus.



Svetozar Miletitch, maire de Novi Sad,

Au-delà de la politique de l'Etat, la tradition révolutionnaire se maintenait par l'action des intellectuels, artistes ou hommes politiques isolés. Le Serbe Svetozar Miletitch, maire de Novi Sad lutte, par exemple, pour l'égalité de toutes les nationalités au sein de la Monarchie tout en combattant l'autocratisme des princes serbes et le cléricalisme orthodoxe; à Budapest, Lajos Mocsàry, chef du parti de l'indépendance dénonce la politique de magyarisation de son gouvernement. Il est à noter également que Vienne et Budapest restent des foyers essentiels des minorités, autant pour leurs publications que l'activité des associations.

Mais le patriotisme des peuples s'est mué en Europe en nationalisme des Etats. A partir des années 1870, l'espoir de Mazzini de voir naître une vaste fédération démocratique des peuples, se révèle illusoire. Après l'échec des révolutions, l'initiative est aux exportateurs de capitaux, aux gouvernements, aux diplomates... et aux Etats majors militaires.

L'époque de l'impérialisme

Dans les Balkans, l'émancipation nationale est accélérée par la désagrégation de l'Empire ottoman, et elle se confond, pour cette même raison, avec l'intervention des puissances impérialistes. Ce sont deux vieux empires réactionnaires, la Russie et l'Autriche qui s'affrontent directement dans la région; ceux précisément qui, par leur action coordonnée, ont noyé dans le sang le printemps des peuples en 1848. Ils sont épaulés respectivement par l'impérialisme français et allemand, la "Cordiale Connivence" entre la diplomatie et les intérêts bancaires et industriels ayant une prédilection marquée pour les deux péninsules.

Or, l'Empire ottoman et les jeunes Etats (Bulgarie, Grèce, Serbie, Roumanie) dépensent en armement la meilleure part des fonds empruntés. Krupp et Schneider rivalisent pour vendre leurs canons, dans le cadre de "l'emprunt lié" (10). En ce qui concerne les enjeux, rappelons que la Russie veut accéder depuis longtemps à la Méditerranée et qu'elle se considère comme la protectrice naturelle des Slaves; elle encourage toute entreprise contre les Turcs et soutient (depuis 1805) les mouvements slaves autour de la Serbie afin de contrarier la poussée germanique vers la mer Egée et le Proche-Orient.

Les armées russes sont intervenues à deux reprises dans la région: en 1853, leur initiative en mer Noire aboutit à la guerre de Crimée avec l'Angleterre et la France, qui redoutent la domination russe au Proche-Orient et veulent préserver l'intégrité de l'Empire ottoman; en 1875, ils interviennent pour soutenir une révolte en Bosnie-Herzegovine provoquant une nouvelle crise internationale. Ils sont à nouveau perdants. Le Congrès de Berlin, qui clôt l'affaire en 1878, renforce les positions de l'Autriche dans les Balkans en lui donnant notamment l'administration de la Bosnie-Herzegovine.

En Serbie, dont le Congrès officialise l'indépendance (11), le roi Milan Obrenovitch adopte une politique pro-autrichienne. Mais le 10 juin 1903, le roi est assassiné avec la reine et tous les membres de la famille Obrenovitch à la suite d'un complot militaire qui met sur le trône un membre de la famille rivale, Pierre Karageorgevitch, exilé depuis 45 ans, et ancien élève de Saint-Cyr qui fit la guerre de 1870-1871. En politique extérieure, le nouveau roi s'appuie sur la France et, sous son règne, le mouvement qui tendait à l'unification des Slaves du Sud reprend vigueur, stimulé aussi par l'indépendance du Monténégro, reconnu en 1878. Mais les Croates sont encore une fois déçus. Les jeunes nationalistes refusent de résoudre le problème national dans le cadre austro-hongrois. Le prestige de la Serbie augmentant, une coalition serbo-croate est formée en 1905. De son côté l'Autriche, redoutant ce processus, décide, en 1908, l'annexion pure et simple de la Bosnie-Herzegovine. Enfin, les guerres balkaniques de 1912 et 1913 provoquent la rupture d'équilibre dans la région, qui conduit finalement à "l'horrible cauchemar".

Naissance de la Yougoslavie

L'effondrement de l'Autriche-Hongrie dans la guerre annule le projet "trialiste" qui aurait donné aux Slaves un statut semblable à celui des Hongrois au sein de la Monarchie. Les accords intervenus à Londres (déclaration de Corfou, juillet 1917), puis la fusion de la Serbie et du Monténégro, aboutissent à la proclamation du *Royaume S.H.S.* (Serbes, Croates et Slovènes) le 1er décembre 1918. C'est l'un des "Etats successeurs" de la Double Monarchie défunte. La composante hongroise est surtout affectée, car l'ancien royaume perd les deux tiers de son territoire, dont une partie importante peuplée de Magyars. La peur de la révolution et de la restauration des Habsbourg poussent les Alliés

Velitchko Dimitrov Kerin (alias Tchernozemski) l'assassin du roi Alexandre Ier et de Louis Barthou à Marseille.



à avantager les nouveaux Etats avec lesquels il forment aussitôt une Petite Entente et un "Cordon Sanitaire" pour isoler la Russie soviétique.

Mais l'établissement des frontières est partout l'objet de laborieux marchandages. Par exemple, "pour assurer la sécurité stratégique de sa frontière du côté de l'Albanie", le Royaume de Yougoslavie s'oppose à ce que les tribus de Kastrati et de Hoti du Monténégro d'avant-guerre soient réunies à l'Albanie, comme l'envisage la Commission de délimitation, pour assurer le libre accès aux pâturages des troupeaux de la tribu albanaise de Klementi, car "cette région montagneuse domine la ville de Podgoritza et toute la plaine de la Zeta... se trouverait sous le feu direct de l'artillerie albanaise... (12).

Finalement, le nouvel Etat, appelé Yougoslavie depuis 1929, compte environ 12 millions d'habitants, en majorité Slaves. Il y a cependant 500 000 Allemands, 450 000 Hongrois, 250 000 Roumains, 439 000 Albanais, 150 000 Turcs, 12 000 Italiens. A l'étranger, 200 000 Croates et 400 000 Slovènes restent séparés de leur pays. La plupart se trouvent en Italie, qui a reçu Trieste, l'Istrie et Zadar.

Du point de vue économique, la guerre a aggravé l'inégal développement des régions yougoslaves. Les nouvelles frontières ont rompu les relations d'échange séculaires avec l'Autriche-Hongrie et avec l'arrière-pays dalmate.

Quant à la structure du nouvel Etat, la mésentente apparaît dès 1919. Les Slaves de l'ancienne Monarchie pensent avoir adhéré à un royaume contitutionnel et démocratique qui reconnaîtrait l'identité et les droits de chacun. Or, les principaux partis serbes (Parti radical, Parti démocrate, Parti agraire serbe) sont centralistes. En particulier, le radical Pachitch qui travaille pour une grande Serbie au détriment des autres nationalités. Le parti communiste, né en juin 1920 devient le troisième parti du pays, fin 1923, il proclame le droit des peuples de la Yougoslavie à l'autodétermination jusqu'à la sécession. Il admet ensuite l'idée d'une fédération balkanique avec des républiques séparées, cas extrême impliquant le démantèlement de la Yougoslavie.

Mais le principal adversaire des vieux radicaux panserbes est le parti paysan croate de Stjepan Raditch, qui rêve d'une république agrairienne, associée éventuellement à une "Internationale verte".

Finalement, par la Constitution de juin 1921, Pachitch impose un Etat centraliste avec un système politique calqué sur le modèle occidental, mais le régime parlementaire n'est que façade. Le parti radical est de plus en plus conservateur et nationaliste, les élections sont truquées et la corruption et la violence s'installent.

Un Etat ingouvernable

En 1923, Raditch se rend à Londres, à Paris, puis à Moscou pour chercher des appuis contre le cabinet Pachitch. Il est partout débouté et finit par entrer dans un gouvernement présidé par son adversaire. Avec l'aggravation de la crise politique et sociale, le Parti Communiste est mis hors-la-loi en 1924 et le parti agraire croate est près de subir le même sort: son chef est arrêté. Le pays devenant ingouvernable, Pachitch rencontre Raditch dans sa prison pour négocier une alliance contre l'opposition démocrate, mais dès qu'il sort de prison le chef croate retourne à l'opposition. C'est en pleine séance de la Skupchtina (Assemblée parlementaire) qu'il est assassiné en 1925 avec plusieurs autres chefs de son parti, par un député monténégrin. Le royaume est au bord de l'éclatement. De 1918 à 1929, il y aura 44 crises ministérielles. Le 6 janvier 1929, le roi Alexandre dissout l'Assemblée et prend personnellement le pouvoir. Cette "dictature royale" se maintient jusqu'à l'assassinat du roi à Marseille par les Oustachis en 1934 (13).

Pendant son règne, il a aggravé la politique d'intégration en faisant diparaître les particularismes nationaux. Les Croates restent inflexibles: en 1932, ils exigent, dans un manifeste, le rétablissement de la souveraineté populaire et l'égalité des trois nations.



Groupe de terroristes de l'"Oustacha" croate.

Le roi fait alors arrêter le Dr Matchek (1933) qui succéda à Raditch à la tête du parti paysan. Or, "Matchek représentait un élément modéré par rapport au nouvel extrémisme croate qui se développe dans les milieux étudiants et bourgeois autour de meneurs tels que Ante Pavelitch. Celui-ci se réclame ouvertement du fascisme et cherche appui à la fois auprès des terroristes macédoniens et du côté des Etats totalitaires ennemis de la Yougoslavie: Italie et Hongrie..." (14).

Avocat et ancien député, Pavelitch s'exile au moment où Alexandre instaure la dictature royale et organise une ligue armée d'environ 1000 hommes (Domobran). Il est protégé et soutenu par Mussolini et bénéficie de l'hospitalité hongroise (camp d'entraînement à Jankapuszta). A Sofia, les Oustachis sont en rapport avec l'organisation terroriste macédonienne, l'ORIM, et suivent l'exemple de celle-ci en poursuivant "la propagande par action": bombes à retardement dans les trains à destination de la Yougoslavie, émission de fausse monnaie... puis l'assassinat du roi Alexandre et du ministre français des Affaires étrangères Louis Barthou à Marseille, crime qui faillit provoquer une guerre de la Petite Entente contre la Hongrie.

Le roi de Yougoslavie est venu en France pour renforcer devant le danger allemand l'organisation de la Petite Entente. Celle-ci avait d'ailleurs pris l'initiative d'un Pacte balkanique en février 1934 afin de préserver le statu quo dans la région.

Mais la complaisance des Occidentaux vis à vis d'Hitler et leur incapacité à résorber les exportations yougoslaves entraînent un glissement de la Yougoslavie et de tout l'espace danubien dans la sphère économique de l'Allemagne nazie. Avec la Yougoslavie, un accord en 1934 prévoit d'exporter des matières pre-

Mihajlovitch et son conseiller politique Vasitch en juillet 1942.





Un Allemand, un Oustachi, des officiers italiens et un officier hongrois à Pljevlja en mai 1943.

mières vers l'Allemagne en échange d'équipements industriels. En 1938, 36% des exportations et 32% des importations yougoslaves se font avec l'Allemagne. Les traités d'amitié sont signés avec l'Italie, la Bulgarie, la Hongrie en sorte que la Petite Entente et le Pacte balkanique finissent par se désintégrer devant l'expansion allemande.

Impressions d'un voyageur

"En Bosnie, un soir, les champs étaient parsemés de paysannes habillées de voiles blancs, tandis que des feux de bois s'allumaient à côté des huttes, et j'ai vu notre campagne française au Moyen-Age; un peu plus tard, on arrivant à la banlieue de Sarajevo où s'alignent les cités ouvrières. Sur un sentier de Macédoine, je me rappelle un pope à barbe guidant son âne par la queue, et, venant à sa rencontre, un Turc à turban, qui disait avoir servi sept ans dans la Cavalerie du sultan Abd-ul-Hamid et être trop vieux pour apprendre à lire. A Belgrade, on trouve surtout des usines et des bureaux... De Zagreb, occidentale et un peu pompeuse, aux minarets de Mostar, de la plaine boueuse de Voïvodine à la côte sêche, abrupte et parfumée de l'Adriatique, des bourgs monotones de Serbie à l'éblouissante Dubrovnik où rien n'est vulgaire, quel rapport ?".

J.-M.Domenach, A.Pontault, Yougoslavie, éd. du Seuil, Petite Planète, 1960, p.9-11.

Sous la botte nazie

Comme ses voisins, la Yougoslavie est mise en demeure au printemps 1941 d'adhérer au Pacte tripartite. A Belgrade les habitants manifestent: "Plutôt la guerre que le Pacte!" Le régent Paul, qui cède, le 25 mars, est balayé le 27 par un coup d'Etat militaire. Le roi Pierre II proclame sa majorité et signe avec l'URSS un traité d'amitié.

Le 6 avril 1941, Allemands, Italiens, Bulgares et Hongrois envahissent le pays, tandis que le roi et le gouvernement s'exilent après 12 jours de résistance.

Le royaume est démembré, ce qu'il en reste forme deux Etats collaborateurs: La Croatie agrandie de la Bosnie est livrée à la dictature d'Ante Pavelitch, soutenue par le clergé catholique de Mgr Stepinats et par des politiciens musulmans; en Slovénie aussi, c'est un évêque qui dirige les expéditions punitives de la Milice; en Bosnie c'est un ex-franciscain qui dirige au camp de Jasenovats le massacre de 20 000 résistants... Dans ce qui reste de la Serbie un gouvernement de "salut national" est installé avec le général Neditch, ancien ministre de la guerre. Partout les Juifs et les Tziganes sont déportés et les protagonistes s'affrontent dans une "atroce confusion... les Tchetniks tuent les communistes, les croates catholiques tuent les musulmans et les oustachis; les oustachis tuent les Serbes, les communistes et les juifs; les partisans tuent les Tchetniks et les oustachis." (15)

Dès le printemps 1941 la résistance est divisée en deux mouvements rivaux: celui de Mihajlovitch, qui refusa de capituler en avril 1941, de tendance monarchiste et nationaliste. Ce sont les *Tchetniks* qui s'opposent aux *partisans* de la résistance communiste, dont le chef est Tito. Ce dernier est de loin le plus populaire et finit par l'emporter également auprès des Alliés.

Un accord entre les deux mouvements est tenté à l'automne 1941, mais la rencontre entre les deux chefs coïncide avec une offensive allemande. Les partisans de Tito s'enfuient vers les montagnes de la Bosnie tandis que Mihajlovitch négocie et se rapproche du gouvernement collaborateur de Neditch. Il adopte une attitude attentiste et combat davantage les partisans que l'occupant.

De son côté Tito crée dans le maquis l'embryon d'un gouvernement provisoire qui envisage, dès 1943, une organisation fédérative de la Yougoslavie libérée.

Cette organisation et la personnalité de Tito ainsi que l'originalité du système social fondé sur l'autogestion ont apporté à la Yougoslavie d'après-guerre plus qu'une stabilité apparente. Mais l'absence de démocratie liée au poids des privilèges ont nourri dans ce pays, comme dans les pays voisins, la crise que nous connaissons.

Julien PAPP

Notes

(1) Milovan Djilas, Une guerre dans la guerre. La révolution de Tito 1941-1945, R.Laffont, 1979.

(2) Jean Bérenger, Lexique historique de l'Europe danubienne XVIe-XXe siècle, A.Colin, 1976.

(3) M.-P.Canapa distingue "six peuples de base", qui forment 87 % de la population (21 767 000 habitants en 1977 sur 255 804 km2), en ajoutant aux cinq nationalités (Serbes, Croates, Slovènes, Macédoniens, Monténegrins) les Musulmans, Slaves islamisés de la Bosnie. La Yougoslavie, Que sais-je ?, N°1813, p.95.

(4) P.-Y.Pécboux, M.Sivignon, Les Balkans, PUF, Magellan, 1971, p.12.

(5) V. par exemple, Aldo Dami, La Hongrie de demain, "Le temps retrouvé ou l'histoire complaisante", Paris, 1929, p.24.

(6) Marc Bloch, La société féodale, Albin Michel, 1968, p.37.

(7) Alfred Fichelle, "Le monde slave" dans Histoire Universelle de l'Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1958, t.3, p.838.

(8) René Girault, Diplomatie européenne et impérialisme 1871-1874, Masson, 1979, p.57.

(9) Au milieu du XIXe siècle, 60% de la paysannerie "hongroise" appartiennent aux minorités nationales. Zoltàn Acs, Nationalités dans la Hongrie historique, Budapest, Kossuth, 1986, p.256.

(10) "Ces emprunts sont par exemple des emprunts d'Etat ou de municipalités accordés par les banques à des conditions particulières : les emprunteurs acceptent que tout ou partie des sommes récoltées par eux soit employé à l'achat de matériel auprès des industriels du pays créditeur; ainsi, à de nombreuses reprises, des Etats faibles, comme la Serbie, la Bulgarie, la Grèce, la Turquie doivent s'engager à prélever sur les sommes reçues de France ou d'Allemagne des commandes d'armement ou de travaux publics pour les sociétés spécialisées de ces pays."

R.Girault, ouvr.cité, p.40.

(11) Il reste sur les autres territoires autant de Serbes que dans la Serbie indépendante. On compte aussi, en 1910, 650 000 Serbes en Croatie-Slavonie, près d'un million en Bosnie-Herzegovine, 500 000 dans la partie occidentale du Banat ou Voïvodine.

(12) D.Tomitch, Intrigues révisionnistes contre les traités de paix depuis 1919, Paris, Editions et Publications Contemporaines, s.d., p.90-91.

(13) Il faut noter que beaucoup de pays de l'Europe centrale, orientale et méditerranéenne connaissent, dans les années 1920, une vague de régimes autoritaires, avec l'amiral Horthy en Hongrie, le maréchal Pilsudski en Pologne, le professeur Woldemaras en Lituanie, le général Primo de Rivera en Espagne, le capitaine Codreanu et la ligue chrétienne antisémite du professeur Couza en Roumanie, le général Gomes da Costa au Portugal avec son homme fort, le docteur Salazar et, bien sûr, Mussolini en Italie, dont le fascisme n'est qu'un cas particulier de ces régimes.

(14) A.Blanc, R.Philippot..., "Yougoslavie", Encyclopédiae Universalis, vol.16 p.1040.

(15) J.-M. Domenach ..., ouvr. cité, p.62.

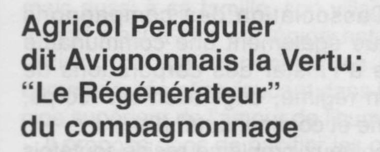
AGRICOL PERDIGUIER, PIERRE MOREAU :

ASPECTS D'UNE POLEMIQUE OUVRIERE AVANT 1848

En 1848, Marx, dans le Manifeste du Parti Communiste, lance l'appel célèbre: "Prolétaires de tous les pays unissez-vous", considéré comme le point de départ de l'idéologie internationaliste. On sait toutefois qu'avant le Manifeste, en France sous la Monarchie de Juillet, cette question était déjà abordée. Flora Tristan remarque ainsi dans L'Union Ouvrière rédigée en 1843: "L'Union Ouvrière procédant au nom de l'unité universelle, ne doit faire aucune distinction entre les nationaux et les ouvriers et ouvrières appartenant à n'importe quelle nation de la terre. Ainsi, pour tout individu dit étranger, les bénéfices de l'Union seront absolument les mêmes que pour les Français".

Or, dans cet ouvrage, Flora elle-même avoue être redevable de la pensée de militants ouvriers; parmi eux deux ouvriers écrivains, "réformateurs" du compagnonnage, le menuisier Agricol Perdiguier et le serrurier Pierre Moreau connus pour la querelle qui les a opposés jusqu'aux alentours de 1848.

En dépit de cette polémique, certaines convergences apparaissent entre ces deux acteurs du mouvement ouvrier naissant après 1830: ainsi, chose rare à l'époque, tous deux ont évoqué la question de l'internationalisme ouvrier...



Agricol Perdiguier dit Avignonnais la Vertu: "Le Régénérateur" du compagnonnage

— Une pensée cosmopolite

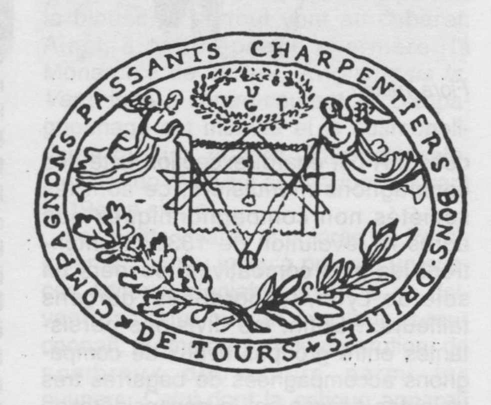
En 1839, Perdiguier publie *Le Livre du Compagnonnage* puis l'année suivante une nouvelle édition remaniée; pour la première fois un ouvrier écrivain, compagnon de surcroît, ouvre les portes du monde mystérieux du compagnonnage; le succès ne se fait pas attendre; la presse, des "intellectuels", des militants ouvriers ne manquent pas de commenter ce premier ouvrage. Georges Sand qui sympathise avec l'auteur va même jusqu'à le choisir comme modèle de Pierre Huguenin, le héros d'un de ses romans : *Le Compagnon du Tour de France*.

Aux descriptions minutieuses de l'organisation et de ses pratiques, l'auteur ajoute une réflexion sociale profondément humaniste. Dans le chapitre intitulé *La rencontre de deux frères*, Perdiguier en appelle, au nom de l'humanité et du "progrès" qui unifie les hommes, à la fin des divisions et à la réconciliation du genre humain. Judicieusement, il fait parler un compagnon espagnol imaginaire dénommé "Espagnol l'Union" qui s'adresse à une assemblée de compagnons. Après un hymne au progrès qui appelle à la disparition des rivalités entre nations, continents et religions, l'ouvrier étranger emporte l'adhésion de ses camarades réticents:

"Vous pensez, je le présume, que les hommes de couleur sont hommes comme les blancs ? (...)

La moitié de l'assemblée :

— Oui nous le pensons.



— Vous pensez aussi que chez les Anglais, que chez les Italiens on trouve des hommes comme chez les Français ?

Les trois quarts de l'assemblée:

— Oui, nous pensons cela aussi.

— Et ne pensez-vous pas que les pauvres sont hommes comme les riches ?

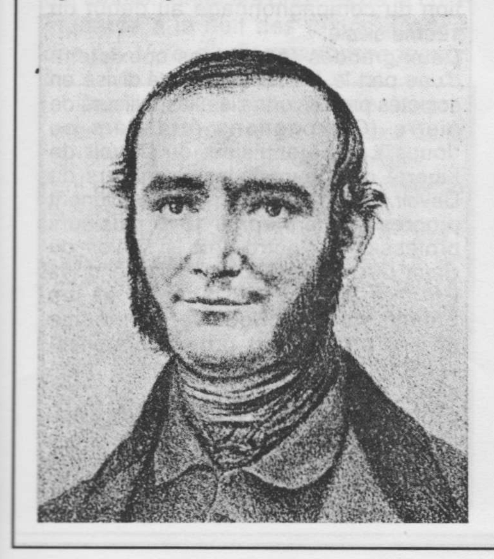
L'assemblée toute entière:

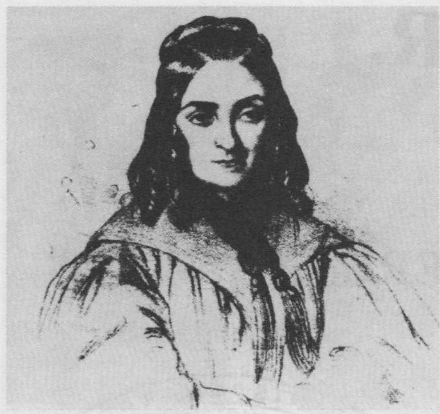
— Pourquoi non ? Tous les hommes sont faits, dit-on à l'image de Dieu".

L'humanisme cosmopolite qui se déploie dans *Le Livre du Compagnonnage,* fortement influencé par l'idéologie des Lumières, vise à réconcilier les compagnons divisés et à défendre les ouvriers dans une fraternisation générale, au dessus des classes, des nations et des religions.

Pour comprendre le sens de cette idée, il faut rappeler qu'après 1830, le compagnonnage décline, incapable de s'adapter aux mutations économiques et sociales d'une société en voie d'industrialisation. Non seulement il ne parvient toujours pas à toucher l'ensemble du territoire national, la région située au nord de Paris n'est pas comprise dans le Tour de France, mais beaucoup de groupes d'ouvriers lui échappent : certains corps de métier, les travailleurs des mines, de la métallurgie, les terrassiers ou encore les hommes et femmes employés dans les manufactures de textile, décrits par Villermé dans *Le Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*. Parmi les artisans, l'ancienne organisation de défense ouvrière se voit également concurrencée par de nouvelles associations de solidarité comme les sociétés de secours mutuel, les sociétés de résistance, les sociétés philanthropi-

Agricol Perdiguier.





Flora Tristan.

ques... A cet égard, exception faite des compagnons menuisiers, ce sont les sociétés non compagnonniques qui, après la révolution de 1830, se montrent les plus combatives, ouvriers en soie de Lyon, typographes, garçons tailleurs... Enfin, les divisions persistantes entre groupes rivaux de compagnons accompagnées de bagarres très violentes accentuent la déconsidération de l'organisation auprès des ouvriers.

Face à cette situation difficile, *Le Livre du Compagnonnage* représente en fait un appel destiné aux jeunes ouvriers afin qu'ils ne délaissent pas leur association, toujours aussi utile. L'ouvrage offre ainsi une description colorée de l'histoire et de l'organisation du compagnonnage qui, malgré plusieurs critiques sur ses abus ou ses anachronismes et une volonté affichée de "régénération", prend en fait la défense de l'ancienne organisation ouvrière. Aussi la référence au cosmopolitisme vise-t-elle à effacer l'image d'un compagnonnage sectaire et mystérieux, refermé sur lui-même, avec ses codes et rites secrets, miné par les rivalités, les rixes et la haine entre groupements adverses.

De plus, on peut lier le cosmopolitisme du menuisier, à l'instar de l'idéologie de plusieurs "socialistes utopiques" de la première moitié du siècle, à l'influence qu'exerce la religion chrétienne sur sa vision du monde ; mais, mystique, Perdiguier relie "les beaux préceptes de l'évangile" à la mythologie d'un compagnonnage vagabond et cosmopolite "se transportant religieusement d'un lieu à un autre" (1); ainsi, il conçoit véritablement le compagnonnage de son temps comme une association universelle d'ouvriers animés par la solidarité et la fraternité (2).



Le cosmopolitisme du compagnon menuisier, associé à la critique du fanatisme et à l'éloge de la tolérance, puise aussi ses sources chez les philosophes des Lumières qu'il commence à lire dès son tour de France. Si Agricol se plaît à peindre la diversité humaine: différences des peuples, des religions, et en France pluralité des moeurs, langues, fêtes, costumes..., c'est pour mieux souligner, sous l'influence de Voltaire, l'effacement de ces différences dans l'unité du genre humain.

Mais un tel discours universaliste est également lié à la pression de l'idéologie "progressiste" et "humanitariste" qui domine chez les réformateurs sociaux de son époque. Ainsi la fraternité universelle n'est pas seulement un sentiment mais un mouvement qui obéit aux lois du "progrès", cette force matérielle qui tend à effacer les divisions et à unifier les hommes. Quant à "l'humanité", le mot est généralement entendu comme valeur suprême et être collectif: l'homme n'est pas l'individu, seul, isolé; il est, comme l'explique le philosophe Pierre Leroux que Perdiguier rencontre en 1840 par l'intermédiaire de George Sand, "comme le tout, comme la caste universelle, comme l'humanité. Il est l'homme humanité" (3).

Remarquons cependant que le cosmopolitisme et le spiritualisme d'*Avignonnais la Vertu* s'apparentent plutôt aux théories du socialiste chrétien Constantin Pecqueur pour lequel "la séparation des hommes en nations est un reste de barbarie" qu'à l'humanitarisme nationaliste de Leroux.

Perdiguier semble avoir attaché une grande importance à cette idée de cosmopolitisme des compagnons. En 1852, en exil à Londres depuis la prise de pouvoir de Louis Napoléon Bonaparte (4), il rédige les *Mémoires d'un Compagnon* qui seront plusieurs fois réédités; de nouveau il fait allusion à ce sentiment universaliste qui règne chez les compagnons par une argumentation qui se rapproche fort de celle entrevue dans *L'Union Ouvrière* de Flora Tristan:

"Le compagnon est cosmopolite. Il n'y a pour lui qu'un ciel, qu'une terre, qu'un monde, qu'un seul pays. Aussi est-il partout dans son pays; aussi tous les compagnons sont-ils ses pays. Soyez nés n'importe où; que votre visage soit blanc, ou noir, ou jaune, ou rouge ou cuivré; que Moïse, que Manou, que Mahomet ou Jésus soit votre prophète, votre Dieu, peu importe: vous êtes un compatriote, un pays, un frère. J'ai vu des Espagnols, des Allemands, des Américains, des Belges, des Suisses, des Italiens, des Savoyards, des Marocains, l'emporter dans nos élections sur des Français, et devenir premiers compagnons, capitaines, dignitaires de notre Société. Voilà du beau! voilà ce qui réjouissait mon âme!..." (5).

L'humanisme cosmopolite qui se réfère à l'unité du genre humain en relativisant les valeurs nationales et religieuses se confond ici avec une ébauche d'internationalisme prolétarien, exprimé par une absence de discrimination et une solidarité entre ouvriers français et étrangers.

— Le compagnonnage: une communauté ouvrière

L'homme se considère avant tout comme membre de la grande "patrie humaine" mais paradoxalement toute l'oeuvre d'*Avignonnais la Vertu* tend à défendre une communauté essentielle, la communauté ouvrière des compagnons. Celle-ci n'est pas seulement une association utilitaire, une solidarité d'intérêts matériels favorisant le contrôle ouvrier sur l'embauche et constituant un contre-pouvoir à celui des maîtres par exemple en matière de fixation des salaires; elle est aussi une "famille" protectrice qui reçoit l'affection et le dévouement de chacun de ses membres, un groupe soudé par une vie collective intense, par des valeurs et une foi commune centrées sur l'amour du travail, le respect du métier, le partage, l'équilibre entre "droits et devoirs". Bref, l'association des compagnons constitue également une communauté morale à l'instar des corporations de l'ancien régime, originellement "corps, confrérie et communauté" (6).

Un épineux problème réside toutefois dans la division du monde des compagnons en groupes différents qui deviennent des communautés rivales. Selon le menuisier, le compagnon doit défendre sa communauté mais sans tomber dans le fanatisme ce qui, malheureusement,

> Le compagnonnage est à l'origine de nombreuses grèves; une des plus offensives est la grève des compagnons charpentiers de 1845 afin d'obtenir une hausse de salaire. Le pouvoir réprima sévèrement ce mouvement.

> Les compagnons, durant le tour de France, peuvent trouver le gîte et le couvert chez "le père" ou "la mère". Ils participent ensemble à de nombreuses cérémonies comme celle de "la conduite" consistant à accompagner un des leurs, parfois en hurlant, au départ de son lieu d'étape.

> Martin Saint Léon décrit aussi l'organisation du compagnonnage au début du 19ème siècle.
> Deux grandes fédérations coexistent: d'une part le *Devoir de Liberté* divisé en sociétés professionnelles: les tailleurs de pierre (Compagnons étrangers ou "loups"), les Menuisiers du Devoir de Liberté ou "gavots", les Serruriers du Devoir de Liberté, auxquels se joignent progressivement après 1815 plusieurs professions; d'autre part le *Devoir* ou *Saint Devoir de Dieu* qui comprend les Enfants de Maître Jacques et les Enfants du Père Soubise, eux-même divisés en sociétés professionnelles, tailleurs de pierre (compagnons "passants" ou "loups garous"), etc... Le compagnonnage étant une association initiatique, une hiérarchie complexe entre métiers est entretenue, basée sur l'ancienneté d'initiation.



Trois figures légendaires du Compagnonnage : Maître Jacques, Salomon et le père Soubise.

est le cas trop souvent. Aussi Perdiguier critique-t-il, dans une argumentation fort voltairienne, le compagnon qui considère sa Société comme "sa patrie, son amour, son tout" et pour lequel "ceux qui sont placés dans un autre centre, qui obéissent à d'autres règlements deviennent ses ennemis" (7). Le monde des compagnons est ravagé par une sorte de "patriotisme" exacerbé: "Tuer son semblable, ce n'était pas un crime, c'était un acte de bravoure. Le tour de France était tout belligérant. Les compagnons étaient des guerriers, les compagnonnages des armées ennemies, des nationalités rivales qui ne rêvaient que de s'écraser les unes les autres" (8).

Avignonnais la Vertu, à ces excès, oppose sa propre attitude de compagnon: un patriotisme modéré et pluriel s'appliquant à sa "Société" (il est gavot), mais aussi à sa famille, son village, son "pays" c'est-à-dire sa région natale, sa nation, tout en respectant les autres communautés et se fondant dans le principe supérieur de l'amour de l'humanité.

Il propose donc de pacifier les compagnons dans une vaste entreprise de "régénération" de l'institution qui préserve toutefois l'identité, l'âme du compagnonnage.

Pour ce faire, il faut sauver sa mémoire, les souvenirs des ancêtres, des pères fondateurs: le roi Salomon, Maître Jacques, Père Soubise ..., ces histoires qui font remonter les origines de la communauté à la nuit des temps. Certes, dès *Le Livre du Compagnonnage*, son auteur entame une réflexion critique sur cette mythologie, mais il refuse de la mener à son terme et, en dépit de sa défiance à l'égard de certaines légendes, persiste à admettre, par exemple, l'origine salmonienne des compagnons. Malgré son souci de neutralité et d'objectivité, le menuisier ne peut s'empêcher de parler en compagnon, ce que Flora Tristan qui se réclame de l'unité ne peut admettre...

La protection de la communauté selon lui nécessite aussi de préserver la dimension initiatique du compagnonnage, avec ses rites d'entrée dans la Société et de passage d'un statut à un autre, avec la symbolique de ses objets, "les cannes, les rubans et les couleurs" (9); elle s'appuie aussi sur le maintien des défilés et des parades lorsque ceux-ci ne sont pas trop ridicules et anachroniques, et de la hiérarchie complexe entre hommes et professions, de plus en plus contestée pourtant parmi les jeunes ouvriers.

Or, défendre la communauté, c'est également refuser de privilégier la nation comme unique cadre communautaire. Il faut en effet remarquer que le compagnon Perdiguier évoque peu la nation française dans ses premiers ouvrages. Au contraire, quoique républicain patriote, il demeure prudent face à l'exaltation de la communauté nationale exprimée par beaucoup de ses concitoyens et semble refuser de favoriser une communauté plus qu'une autre. La forte cohésion, l'autonomie du corps des compagnons face aux maîtres d'atelier et aux autorités, malgré les divisions, a permis une réelle combativité ouvrière; même si cette cohésion décline après 1830, elle continue à inquiéter les autorités, mais aussi, plus curieusement, certains militants ouvriers. Ce qui pose problème à ces derniers, c'est l'existence d'un compagnonnage maintenu en dehors des autres ouvriers et de l'ensemble de la nation. Dans son numéro daté du 30 juin 1843, le journal ouvrier *l'Atelier* prend position sur ce point: dans un article consacré aux réformateurs du compagnonnage, il reconnaît les services de l'organisation: "Les professions qui ont un Devoir ont maintenu leurs salaires à un chiffre à peu près raisonnable, ce que n'ont pu faire les ouvriers des métiers non organisés", mais il prévient: "Il ne faut pas que les compagnons se tiennent en dehors des autres ouvriers et du reste de la nation".

Quant à Perdiguier lui-même, s'il s'acharne à défendre le compagnonnage, c'est qu'il le voit comme valeur d'ordre et source de dignité, capable de défendre, de moraliser des ouvriers isolés et "peu vertueux" qui à Paris portent la blouse et partout vont au cabaret. Ainsi, à cette époque charnière -la Monarchie de Juillet-, *Avignonnais la Vertu* lutte à contre-courant; le compagnonnage est malade et le cosmopolitisme ouvrier, malgré l'Internationale, n'est qu'un rêve qui se dissipera durant le 19ème siècle.

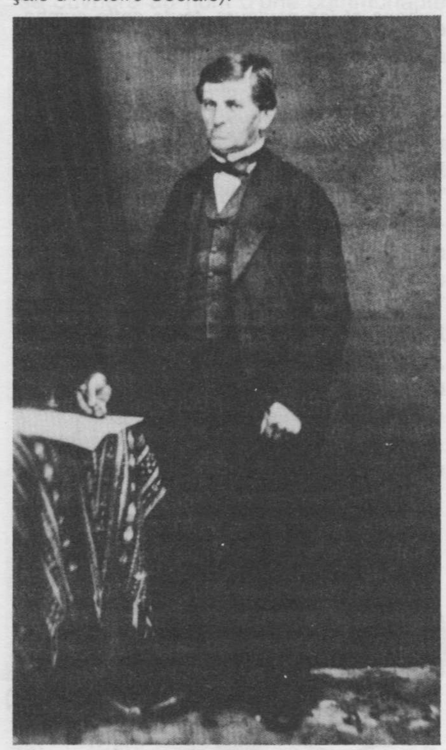
Les écrits vivants et colorés de Perdiguier ont connu jusqu'à présent un succès éditorial idéniable, mais ils ne doivent pas faire oublier que leur auteur connaît, au moment de leur parution, de nombreux détracteurs parmi les ouvriers. Celui dont la critique apparaît comme la plus corrosive, Pierre Moreau, représente, avant 1848, le grand rival du compagnon menuisier.

> Des notables philanthropes expriment leur crainte, tel ce "membre de la Société académique de Nantes (...)" qui en 1845 dans un discours adressé à de jeunes apprentis explique:
>
> *"Chaque Devoir à son bon côté, chaque association son but utile. La loi commune, la loi française, les tolère toutes pour le bien qu'elles peuvent faire; elle ne les réprime parfois que dans leurs écarts (...). Soumettez-vous donc franchement à cette loi commune, et ne perdez pas de vue que vous êtes Français, vous êtes frères, enfants d'une même patrie avant d'être de telle ou telle secte de compagnonnage".*

Pierre Moreau: "Le Dissoluteur" du compagnonnage

"Moreau a fait plus de mal que de bien à la classe ouvrière et à son pays (...). Il avait une âme de syndicaliste au sens étroit du mot, exigeant des droits sans cure des devoirs, et malheureusement l'inconscience professionnelle lui

Pierre Moreau (Photo Fonds Institut Français d'Histoire Sociale).





doit beaucoup" (10). En plein vingtième siècle, la personnalité de Pierre Moreau fait encore couler de l'encre parmi les compagnons. On n'oublie pas que l'ouvrier serrurier Moreau qui, après son tour de France entrepris en 1833 rompt avec le compagnonnage, a tenu un rôle central dans la construction de la société rivale "L'Union"(11), ce groupe dissident fondé à Toulon en 1830 par des aspirants serruriers en révolte contre leurs aînés; il a longuement polémiqué avec Perdiguier à ce sujet. A la controverse publique, s'ajoutent des amitiés différentes: Perdiguier s'est rapproché de George Sand et ses amis, alors que Moreau s'est lié avec Flora Tristan.

— L'esprit de classe contre l'esprit de corps

Cette opposition semble débuter vers 1838 avec les articles de Moreau parus dans *L'Intelligence* d'Auxerre. Elle prend de l'ampleur avec la publication de sa première brochure en 1841.

Le titre révèle déjà certains aspects ambigus de sa pensée: le début, *Un Mot aux ouvriers de toutes les professions, à tous les amis du peuple et du progrès*, souligne la volonté d'intégrer de fait les compagnons dans la masse des ouvriers, mais la suite, *Guide de l'ouvrier sur le tour de France*, semble s'adresser aux seuls compagnons. Moreau fait d'ailleurs par la suite l'éloge du tour de France, facteur de "civilisation", utile aux maîtres, aux ouvriers et à l'industrie en général.

Pierre Moreau condamne ... les cannes, les rubans et les couleurs, toute cette symbolique désuète...



L'introduction, elle, est dans le droit fil du courant d'autonomie ouvrière qui se développe depuis 1830. A l'instar des rédacteurs ouvriers du journal *L'Artisan* ou de ceux de *L'Atelier* de 1840, il explique que les écrits contre les abus du compagnonnage provenant d'écrivains "courageux et dévoués au peuple" sont insuffisants car ces derniers vivent "loin de nous" et "ignorent nos habitudes". Aussi est-ce la nécessité d'une expression propre aux ouvriers, c'est-à-dire par et pour eux, qui l'incite à prendre la plume. L'appel de Moreau à l'auto-éducation ouvrière est clair: "C'est donc à nous ouvriers, à nous instruire les uns les autres". On voit déjà se dessiner ici, l'ébauche de l'idée encore peu répandue d'une "émancipation" ouvrière reprise ensuite par Flora Tristan puis par Marx (12).

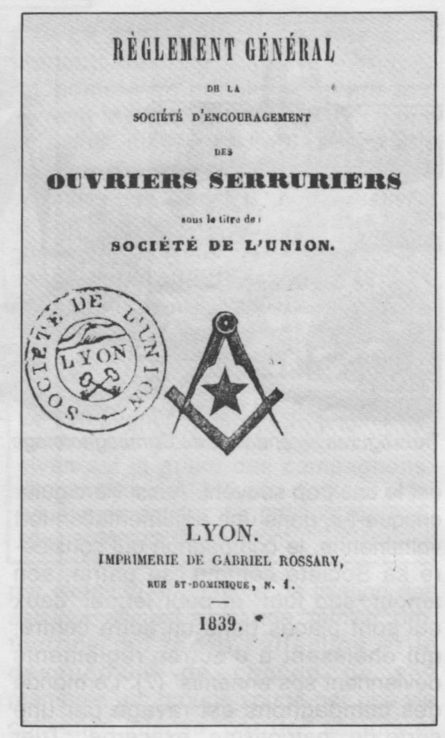
A ceux qui voient cette émancipation s'opérer contre le compagnonnage, le serrurier, habilement, répond ne pas vouloir détruire l'institution mais seulement ses excès; il se dit ainsi partisan d'un compagnonnage ouvert à tous et égalitaire. Pourtant la dénonciation de ces "abus" est tellement violente que l'on se demande si ce n'est pas le compagnonnage lui-même que le serrurier remet en cause.

Ainsi, condamne-t-il la mémoire des origines formée de légendes invraisemblables, les parades coûteuses, les prénoms souvent "ridicules", "les cannes, les rubans et les couleurs", toute cette symbolique désuète... Mais il fustige surtout la hiérarchie du compagnonnage, cette illusion de pouvoir qui masque la véritable position sociale des ouvriers. Le compagnonnage est une organisation anti-égalitaire se désole-t-il; les jeunes apprentis, "les aspirants", sont l'objet de sévices, de ponctions financières diverses de la part de leurs aînés compagnons.

A cette dénonciation de la "plaie sociale" qu'est le compagnonnage, le serrurier oppose le besoin urgent d'une organisation ouvrière égalitaire. Selon lui, un tel regroupement existe, tendant à unifier tous les ouvriers sans distinction, basé sur "un grand principe **unitaire et universel** prescrit même par la nature: ce principe c'est l'égalité; cette société c'est L'Union".

Dans L'Union en effet il n'y a "plus de castes, plus de distinctions, plus de maîtres inamovibles, plus d'oppresseurs ni d'exploiteurs, mais seulement des amis, des frères qui se soutiennent, s'instruisent et se soulagent mutuellement".

En 1841, alors que le mouvement ouvrier balbutie, que le compagnonnage, la principale organisation ouvrière tolérée, décline et perd de son influence auprès des ouvriers, les idées de Moreau s'inscrivent dans une orientation nouvelle du mouvement social qui se dessine timidement après 1830.



RÈGLEMENT GÉNÉRAL

DE LA

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT

DES

OUVRIERS SERRURIERS

sous le titre de :

SOCIÉTÉ DE L'UNION.

LYON.

IMPRIMERIE DE GABRIEL ROSSARY,

RUE ST-DOMINIQUE, N. 1.

1839.

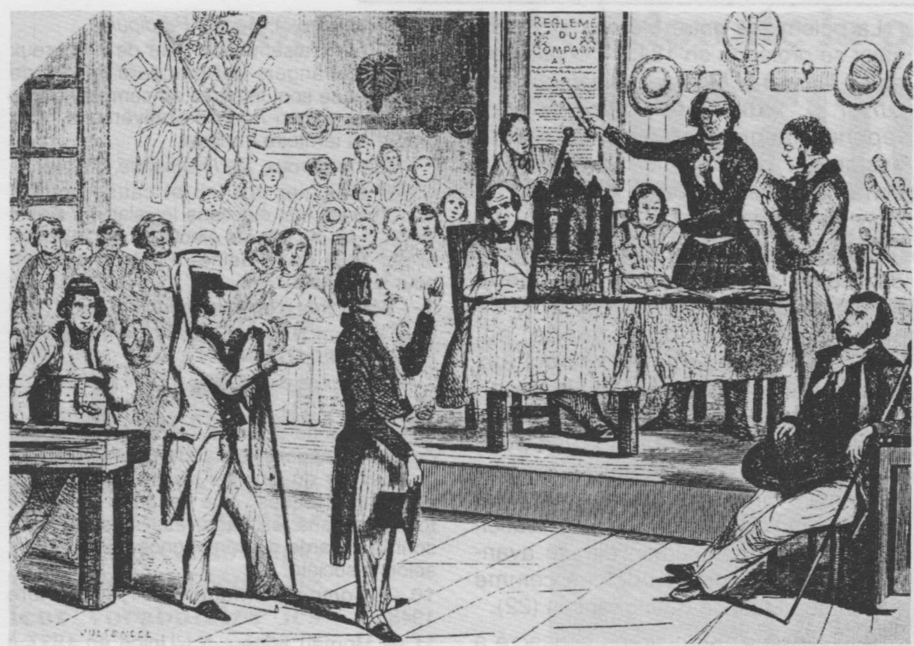
Règlement général de la société des ouvriers serruriers (Reproduction du livret de Pierre Moreau).

Elles s'écartent de la pensée ouvrière dominante basée sur le "corps d'état", le métier; elles divergent également des idéologies "associationnistes" de Buchez et de *L'Atelier* (13), ou "communautaristes" de Cabet et Fourier, pour s'appuyer sur l'unification ouvrière et la mise en place d'une organisation centrale de défense autonome; celle-ci ne prend encore que la forme d'une société centralisée de secours mutuel, munie d'une caisse de prévoyance contre le chômage, la maladie, l'isolement, intervenant dans le placement des ouvriers auprès des maîtres et ouverte à tous les individus "munis d'un livret ouvrier et d'un passeport".

Moreau choisit alors de réaliser concrètement cette union prolétaire que quelques rares ouvriers hardis, tel le cordonnier Efrahem (14), ont évoquée après la révolution de 1830.

Toutefois il importe de préciser que le rival de Perdiguier pense davantage l'oppression comme la "misère" qui affecte l'existence des ouvriers plutôt que comme l'antagonisme de groupes sociaux résultant du développement d'un système économique. Curieusement on ne trouve pas chez lui, malgré son idéologie égalitaire, la même virulence contre l'exploitation des maîtres que dans d'autres textes ouvriers, certains articles de *L'Atelier* par exemple; ainsi passe-t-il sous silence les conflits contre les maîtres, les moyens de lutte, telles la grève, la mise en





Compagnons du tour de France : La réception.

"interdit" d'une ville...; c'est que l'Union se veut avant-tout "société encourageante et bienfaisante"; fondée sur l'existence d'une classe ouvrière, elle ne semble pas reconnaître clairement l'intérêt de la lutte des classes. N'oublions pas que les maîtres ne forment pas alors un groupe homogène; certains sont d'anciens ouvriers, parfois pauvres, qui travaillent avec les compagnons. Le serrurier leur demande surtout de jouer le jeu de la négociation avec les ouvriers en matière de salaire ou de durée du travail et de ne pas se comporter en corps fermé, en "maîtres inamovibles". On peut aussi remarquer que sa définition de la classe ouvrière est assez vague et semble se centrer sur le groupe des artisans, encore dominant il est vrai dans le monde ouvrier.

Ainsi Moreau est loin d'exprimer la combativité croissante du mouvement social qui aboutit à 1848; une telle modération caractérisera d'ailleurs l'Union sous la Monarchie censitaire et le Second Empire.

L'accueil de sa brochure dans la presse réformatrice semble plutôt froid et le journal communiste *La Fraternité* d'émettre des réserves:

"Le meilleur moyen d'atteindre au noble résultat qu'il se propose n'est pas de se montrer hostile aux compagnons et de leur opposer une société rivale mais bien de s'introduire au milieu d'eux, de s'y mêler, d'inoculer l'esprit d'égalité et de fraternité dans les principes de leurs institutions. (...) Le livre de M.Perdiguier, compagnon menuisier, nous semble préférable, quant aux moyens qu'il propose, bien que tous deux en arrivent à la même conclusion".

Flora Tristan qui entre en contact étroit avec l'ouvrier serrurier en 1843 et qui a sûrement dû lire cette brochure sera également sévère envers cet ami dont les idées de réforme restent, selon elle, toujours enfermées dans le cadre étroit du compagnonnage. Elle écrit ainsi dans *L'Union Ouvrière* paru en 1843:

"Supposons que, selon le voeu de M.Perdiguier, les compagnons ne se battent plus entre eux; que selon le voeu de M.Moreau, toute distinction de métier ait disparu et que le compagnonnage ne forme plus qu'une union générale; eh bien! je le demande, en quoi ces réformes changeraient la position de la classe ouvrière ?".

Jugement excessif toutefois, de la part de la militante qui dans sa volonté explicite de "constituer" la classe ouvrière, et de réaliser **"l'union universelle des ouvriers et des ouvrières"** s'est largement inspirée de la réflexion du serrurier; beaucoup d'idées de Flora jusqu'au titre de son ouvrage sont dans le droit fil des appels à l'unité et à la solidarité ouvrière lancés dans la première brochure de Moreau ; ne déclare-t-il pas, dans une argumentation de classe:

"Ouvriers, nous ne devons pas seulement nous soulager parce que nous sommes de la même profession, mais bien parce que nous sommes tous malheureux, tous dans la même catégorie sociale, tous des hommes, tous frères et enfants de la grande famille humanitaire et qu'il n'y a qu'un seul devoir, celui de faire le plus de bien possible".

Face à de telles déclarations, on a pu voir à juste titre en Pierre Moreau un précurseur en matière d'organisation ouvrière (15); dépassant le cosmopolitisme de Perdiguier, il aurait même ouvert la voie à l'idée de l'internationalisme ouvrier. Cette dernière conception apparaît en effet brièvement, mais noyée parmi les références nationalistes, dans son second ouvrage paru en 1843.

— La Patrie des prolétaires

"Je l'ai parcouru, je crois que je n'en parlerai pas: le livre (de Moreau) est très bon, il va préparer les esprits à recevoir le travail que j'apporte (*L'Union Ouvrière*)" annonce Flora Tristan dans une lettre adressée à un groupe d'ouvriers, le 7 avril 1843 (16).

Dans sa publication au titre modéré, *De la réforme des abus du compagnonnage et de l'amélioration du sort des travailleurs*, Moreau réitère et approfondit sa critique de l'organisation au nom du principe égalitaire mis en action par la Révolution, ce qui fait dire à *L'Atelier*: "Ce livre nous semble malheureusement plutôt destiné à faire une guerre à mort au compagnonnage qu'à en réformer les abus" (17).

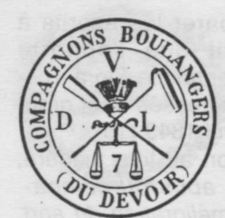
Mais le serrurier va au-delà d'une nouvelle dénonciation de la hiérarchie, du mystère, des cannes et des couleurs...; il réhabilite le travail comme unique source de richesse et les travailleurs en tant que seuls et véritables producteurs; il définit ainsi une classe ouvrière de manière extensive qui n'exclut ni les "Maîtres travailleurs" ni les paysans et qui s'oppose au "grand nombre qui n'ont que la peine de naître (et) coulent dans l'opulence, la débauche et l'oisiveté la plus absolue, des jours aussi inutiles à leur patrie qu'à l'humanité".

Il développe ensuite sa conception de l'émancipation ouvrière à la fois politique et économique. Les ouvriers doivent d'abord obtenir le droit d'être électeurs et éligibles. Dès ce moment, ils pourraient faire pression sur le pouvoir pour qu'il mette en place et dirige des "ateliers nationaux et sociaux" ouverts à toutes les professions (18).

A la lecture d'un tel programme qui relie l'émancipation ouvrière à l'action d'un Etat républicain national et social, on observe que Moreau défend la classe ouvrière au nom d'une communauté supérieure, non plus "la grande famille humanitaire" mais la nation française issue de la Révolution.

En fait ce que l'ouvrier Moreau dessine ici, c'est un plan d'intégration de la classe ouvrière dans la nation reposant sur la substitution d'une "communauté" à une autre. Cette logique de "nationalisation" (19) ouvrière, il la mène à son terme: non seulement il ne supporte pas l'attribution des surnoms "régionaux" propres aux compagnons car "il peut être beau (...) de se dire Auvergnat, Normand, Gascon, Bourguignon ou Champenois; mais il est, je crois, encore plus beau de se dire Français" mais, à propos du projet de Perdiguier de mettre en place des bibliothèques ouvrières, il va jusqu'à critiquer toute identité exclusive de classe: "Nous ne devons pas exclusivement rester ouvriers nous





devons aussi être Français. Or nous avons droit aux musées et bibliothèques de chaque ville".

Malheureusement pense-t-il, la France de 1840 n'est plus la nation révolutionnaire; les ouvriers se sentent exclus de la société, ils "oublient entièrement leur devoir et leur droit de citoyen français", ils ne comprennent pas que la cause des injustices dont ils souffrent "est dans la loi et dans leur nullité comme Français". Bref, pour reprendre l'expression ambiguë de Marx, les prolétaires français n'ont pas de patrie...

Aussi, émanciper, moraliser et nationaliser la classe ouvrière participent d'un même mouvement de défense de cette classe, "la plus utile et la plus nombreuse de la société" (20). Ce nationalisme ouvrier prend ainsi la forme d'une réponse à la violence des discours bourgeois où souvent l'emportent la peur et le mépris face au développement des "classes dangereuses".

Il faut pourtant se garder de calquer cette idéologie sur le nationalisme ouvrier xénophobe de la fin du 19ème siècle. Même si Engels dans une lettre à Marx raille "le travail national" préconisé par *L'Atelier*, l'idéologie révolutionnaire définissant la France comme patrie des droits de l'homme pèse fortement sur la pensée des réformateurs sociaux français. Ainsi, la nation française reste chez Moreau accueillante et ouverte; lorsque Gosset, autre réformateur du compagnonnage propose de réunir tous les compagnons sous le nom de "compagnons français régénérés", Moreau pressent le danger d'une telle formulation et défend, dans une argumentation qui annonce l'internationalisme (21), les ouvriers étrangers présents sur le territoire français: "Je pense aussi avec M.Perdiguier, que tous les peuples sont frères et que nous ne devons pas repousser les ouvriers Suisses, Piémontais, Allemands, Belges, Italiens, Espagnols, Polonais, Anglais etc... qui se trouvent sur le tour de France. Notre société ouvrière n'étant pas exclusivement composée de Français, le titre de L'Union remplit beaucoup mieux le but que celui de compagnons français régénérés".

"Perdiguier est dans la personnalité, dans le moi, la coterie; il se pose là en compagnon; eh bien, c'est là chose misérable! vous montrez par votre silence que vous êtes dans l'unité et que vous méprisez tout ce qui est coterie personnalité - pour mon compte particulier j'éprouverais le plus vif chagrin si je vous voyais répondre à la lettre de Perdiguier".
Lettre de Flora à Moreau le 2 juin 1843. Cité dans *Flora Tristan, Lettres* par S.Michaud.

La polémique entre Moreau et Perdiguier se prolonge en 1843; à la parution de *La lettre à M.Moreau, sociétaire serrurier* (...) de Perdiguier, Moreau répond, malgré l'insistance de Flora Tristan par la publication de l'*Explication à tous les ouvriers à propos de la lettre de M.Perdiguier.*

Il semble toutefois que la révolution de 1848 ait rapproché les deux hommes. On connaît mal l'activité de Moreau pendant cette période; nul doute qu'il ne reste pas indifférent aux événements politiques, comme en témoigne son article paru dans *Le Progrès d'Indre-et-Loire*, où il prend position dans le débat sur la notion de "gouvernement direct du peuple": il explique en effet que l'Union est la concrétisation des idées de démocratie directe avancées par certains théoriciens comme l'Allemand Maurice Rittinghausen (22).

Puech, dans son ouvrage consacré à Flora Tristan, a résumé les divergences entre les deux "réformateurs": "Moreau est en ce sens un révolutionnaire qui n'a pas cette sorte d'esprit de corps dont Perdiguier ne peut se départir". Allons plus loin, Moreau exprime avant la révolution de 1848, l'adaptation de l'esprit sans-culotte au développement du mouvement ouvrier. Il chérit l'égalité sociale, "constitue", ainsi que Flora Tristan, la classe ouvrière comme fer de lance de la nation mais condamne en même temps toute communauté spécifique en tant que volonté particulière allant contre la volonté nationale.

Toutefois, il serait rapide de ne voir qu'une opposition entre les deux hommes. Nous avons vu leur prise de position courageuse au sujet des ouvriers étrangers; n'oublions pas que dès 1830 le mouvement ouvrier est rongé par la xénophobie et qu'en 1848 des travailleurs piémontais ou belges, expulsés de leur lieu de travail par des ouvriers français, se verront contraints de regagner leur pays.

Relevons à ce sujet que l'ébauche d'internationalisme (23) des deux artisans rivaux est indissociable d'une défiance à l'égard de l'individualisme et d'un éloge de la communauté; grande famille ou mère patrie, le compagnonnage pour l'un et la nation française pour l'autre sont source de dignité et rempart de défense des ouvriers face à un système qui ne reconnaît alors que les relations d'individu à individu. "Régénérateur" ou "dissoluteur", Perdiguier et Moreau, hommes de 1848, rêvent tous deux "de vie en commun, de travail en commun, d'Etat-famille ou Etat-serviteur" (24); ils défendent également la même classe ouvrière, probe, laborieuse et solidaire, celle du travail artisanal masculin, de l'émulation, des concours, des chefs-d'oeuvres et des médailles...

Pierre-Jacques DERAINNE

1 — Jean Briquet, *Agricol Perdiguier.*

2 — Il est vraisemblable que de nombreux ouvriers étrangers ont parcouru le tour de France et se sont intégrés au compagnonnage, organisation non pas universelle mais propre au territoire français.

3 — Pierre Leroux, *De l'Humanité*, T.I, préf.

4 — Perdiguier prit fait et cause pour la République. Aux élections législatives d'avril 1848, il est élu par les électeurs du Vaucluse et par ceux de la Seine. Il opte finalement pour la capitale.

5 — *Mémoires d'un compagnon*, p.150.

6 — William H.Sewell, *Gens de métiers et Révolutions.*

7 — *Mémoires d'un Compagnon*, p.187.

8 — Ibid, p.133.

9 — La canne que tout compagnon se doit de porter rappelle, selon certaines versions, "le souvenir du jonc qui sauva un jour la vie de Maître Jacques". Elle est aussi une arme fort utile dans les bagarres... Les couleurs sont la cocarde du compagnon; elles varient selon la société.

10 — *Compagnonnage*, N°91, Novembre 1948.

11 — Moreau adhère à L'Union en 1837 à Paris. Il va ensuite travailler à Auxerre où il est nommé secrétaire de L'Union en 1840.

12 — Une telle position exprimant implicitement l'existence d'une classe ouvrière est loin de dominer parmi les contestataires. Le journal communiste *La Fraternité* reproche par exemple à *L'Atelier* de vouloir "perpétuer la division entre classes" alors que "les communistes sont moins égoïstes et veulent le bien de tous". (mai 1841)

13 — Fortement influencé par les idées de Buchez, *L'Atelier* défend la généralisation du système d'association ouvrière de production comme base de l'organisation du travail et se démarque du collectivisme d'Etat développé par Louis Blanc.

14 — Efrahem publie en 1833 *De l'association des ouvriers de tous les corps d'état*, cité dans *La Parole Ouvrière* de Faure et Rancière p.159.

15 — Voir à ce sujet l'article sur Moreau de Jacques Marillier dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français.*

16 — Ce qui n'empêche pas Flora, dans son ouvrage, de renvoyer dos à dos Perdiguier et Moreau qu'elle juge toujours prisonniers des valeurs archaïques du compagnonnage.

17 — *L'Atelier*, 30 juin 1843.

18 — Il faut voir ici l'influence d'une part de Louis Blanc qui dans *L'Organisation du Travail* paru en 1839 propose le développement "d'ateliers sociaux" par le gouvernement considéré comme régulateur de la production, et d'autre part de l'expérimentation ouvrière puisqu'en 1833 les tailleurs en grève parlent "d'atelier national" pour définir leur association de producteurs.

19 — Nous empruntons le terme à René Gallissot, La patrie des prolétaires, *Le Mouvement social* N°147.

20 — Cette définition est utilisée par Flora Tristan dans *L'Union Ouvrière*; elle est déjà employée par les rédacteurs de *L'Artisan* le 22 septembre 1830.

21 — Moreau adhérera d'ailleurs à l'Internationale à la fin du Second Empire.

22 — Rittinghausen, alors réfugié en France, défend dans le Paris révolutionnaire ses idées de gouvernement direct "du peuple par le peuple". Victor Considérant, rallié à cette idée, publie en 1850 *La Solution ou le Gouvernement Direct du Peuple.* Voir Jean Hermitte, *Le Régime Direct*, 1936.

23 — Le mot n'est pas encore utilisé.

24 — C'est ainsi que Proudhon décrit les aspirations des ouvriers en 1848, dans *De la capacité politique des classes ouvrières.*

A propos de l'abolition de la peine de mort

LE SUBSTITUT
(NOUVELLE IMPRESSIONNISTE)

Depuis dix ans, la guillotine est rangée au musée des antiquités, et les bourreaux se doivent de toucher l'indemnité chômage. Les juges ont retiré de leur vocabulaire les mots : "condamné à mort !" Et c'est très bien ainsi. C'est pour fêter cet anniversaire (qui est aussi le nôtre) que nous reproduisons ce savoureux témoignage, article paru dans La Plume du 1er octobre 1889.


— Sur l'échafaud, seulement, cette brute comprendra qu'on ne doit pas tuer !... Dessin de Jossot : Les Tapinophages. (Assiette au Beurre du 16 mai 1901).

L'année dernière, j'entrai par hasard au palais de justice de la petite ville de Clairefeuille. On jugeait un pauvre diable accusé d'avoir, par une nuit sans lune, assassiné je ne sais qui pour voler je ne sais quoi. Selon l'usage, les dépositions se contredisaient. Le premier témoin n'avait rien vu; le second avait vu quelque chose sans distinguer très bien; mais le troisième reconnaissait formellement l'assassin. Un frisson de terreur volupteuse courut alors dans la foule et l'accusé pâlit : "Cependant, messieurs, objecta l'avocat qui fit en se levant un ample geste avec l'ample manche de sa robe, cependant, s'il faisait nuit noire, vous avouerez qu'il était difficile..." — "Défenseur, rugit le président, je vous vois venir, mais je dois protéger l'honorabilité du témoin, contre vos insinuations. Taisez-vous."

L'avocat voulut répliquer, mais un murmure prolongé s'éleva dans la foule, l'huissier cria: Faites silence; le défenseur découragé se laissa tomber sur son banc et le substitut commença son réquisitoire.

Ah! ce réquisitoire et ce substitut, je n'oublierai jamais l'un et je verrai toujours l'autre.

Ce fut sinistre et grotesque.

Petit, mais ne perdant pas un pouce de sa taille, les cheveux plantés rares sur un crâne ou plutôt sur un cône, qui semblait le sommet du Mont Blanc, le nez aplati dans un visage d'impubère, les joues cadavéreuses, la voix sépulcralement grêle, âne par les oreilles, cheval par les dents, croquemort par tout le reste de sa personne, véritable caricature de la magistrature en décadence, monsieur le substitut était bien de la race de ces laquais en livrée sombre, dont la justice a besoin pour l'expédition de ses besognes douteuses.

Etendant sa main de squelette au-dessus d'un large code ouvert devant lui, il déclara du haut des trois marches de son siège, que son rôle était sacerdotal, et qu'il remplirait jusqu'au bout son devoir douloureux.

Il abusa des citations latines, des prosopopées et des métaphores. La société personnifiée se dressa toute sanglante et toute nue dans l'exorde en criant : Vingince, vingince ! Il parla des lois de l'atavisme, de la naissance tarée du misérable; puis il en vint aux antécédents. Le casier judiciaire était d'une éloquence effrayante. Dix-huit condamnations pour mendicité, messieurs ! En vérité, cet homme était un récidiviste de la pire espèce !

Et le réquisitoire aborda la question du meurtre. Ici l'orateur ou plutôt le rhétoricien devint magnifique. Les suppositions, les présomptions, les commencements de preuve, les preuves se groupèrent d'elles-même dans son discours. Il peignit les affres du remords, fit intervenir Caïn, apostropha l'accusé, lui reprocha sa pauvreté, sa pâleur et son silence, félicita le témoin à charge, suspecta ceux qui n'avaient rien vu, se montra tour à tour moraliste et psychologue, analysa, synthétisa, enfin fit valoir un argument décisif, un argument infaillible, un argument immoral et banal au nom duquel les magistrats ne manquent jamais d'endormir les derniers scrupules de messieurs les jurés, et cet argument, le voici dans tout son cynisme : "La terreur est la garantie des sociétés; protégez-vous par l'exemple."

La péroraison fut brève. On entrevit la guillotine, le bourreau passa comme une ombre dans les phrases grinçantes de la fin.

La mort plana sur le prétoire; les bourgeois furent contents et fiers de leur jeune magistrat, et lorsque le défenseur se leva pour répondre, on ne prit même pas la peine de l'écouter sur le banc du jury : les convictions étaient faites.

Le dénouement fut ce qu'il devait être. Le verdict resta muet sur la question des circonstances atténuantes.

"Condamné, fit solennellement le président des assises, qu'avez-vous à dire sur l'application de la peine ?"

"Ceci" répondit le paria qui avait à peine desserré les dents depuis le commencement de l'audience.

Et bousculant les deux gendarmes, qui s'empêtrèrent dans leurs sabres, il sauta dans le prétoire, bondit sur le substitut et, d'un poing allongé en pleine face, l'étendit sanglant au pied du fauteuil public.

Avocats, greffiers, magistrats se précipitèrent.

Quand le substitut revint à lui, la mâchoire fracassée, il aperçut, à travers le voile rouge de son sang, le condamné à mort qui franchissait le seuil de la porte basse ouverte sur le rapide et sombre escalier de la geôle.

Et soixante-dix jours après, l'exécution se fit sur la place publique, selon toutes les solennités du rite capital. Le condamné fut bouclé sur la planche; je vis le triangle d'acier descendre, le corps se tordit, le triangle rebondit, la sueur du supplice enveloppa la guillotine et le bourreau prit au fond du panier cette tête épouvantable, dont les yeux regardaient l'éternité.

Ce fut tout, je crois. Justice était faite, comme ils disent.

O Méphisto, fais donc entendre à mes oreilles, je t'en prie, les quatorze éclats de ton rire sardonique.

Ernest MILLET

Autour des métiers disparus

LE "CHIFFIÉ" OU CHIFFONNIER AMBULANT

"Peau, peau, peau d'lapin !", cette exclamation est la carte de visite de notre homme. En arrivant dans la cour de la ferme, avant même de frapper à la porte, il s'est présenté.

Le chiffonnier jouait un rôle économique non négligeable dans les cinquante premières années de ce siècle. Ce métier est maintenant moribond, du moins dans sa forme ancienne, mais examinons de plus près ce qu'il fut.



Sac au dos

Jusqu'en 1935-40, en Bretagne, le chiffonnier se déplaçait à pied. Il parcourait une aire géographique couvrant plusieurs communes allant parfois jusqu'au canton. Il passait une fois par trimestre environ. Pour transporter la marchandise il utilisait un grand morceau de toile, porté à dos, dans lequel il enveloppait les chiffons et les peaux, parfois aussi les papiers, assez rares en campagne à cette époque. Souvent, il possédait une petite remorque à bras. La collecte était tantôt bonne, tantôt moins fructueuse (variant entre 25 et 60 kg de peaux). Le repas de midi était emporté dans une musette avec le sac à monnaie, mais souvent l'hospitalité lui était offerte dans une ferme. En morte saison, les bottes étaient de rigueur car les chemins n'étaient pas goudronnés, tout juste "encaissés" de pierres. En 1920, les bottes étaient rares et chères, on utilisait des guêtres coiffant les sabots de bois, ou des bandes molletières. En été, les "sacotins" ou galoches à maillettes étaient plus légers à porter.

Travailler pour la peau

La marchandise la plus répandue était la peau de divers animaux. En hiver 1928, la peau de taupe se vendait cent sous (5 F): c'était de l'or pour cette époque. La peau de lapin valait aussi cher que la viande de l'animal. Vous achetiez un lapin 25 ou 30 F, vous vendiez la peau à peu près le même prix. Vous aviez la chair en prime car le lapin n'était pas une denrée très recherchée à cette époque. Les peaux étaient de meilleure qualité et pesaient plus lourd en hiver. Les saisons avaient une influence sur la qualité des peaux et il fallait compter avec ce facteur. Les peaux blanches étaient plus chères que celles de couleur.

Cependant, les peaux d'animaux sauvages ou "sauvagines" étaient recherchées tout autant : renards, loutres, martres, putois, blaireaux, fouines, belettes, hermines. Les rats musqués ne sont apparus que vers les années 60. Ils ont été importés d'Amérique.

Il fallait dépecer les animaux sans abimer la peau, puis tendre celle-ci avec un brin d'osier courbé en arc. Les peaux de taupe étaient cloutées sur une planche de séchage.

Troc et marchandage

La marchandise était payée soit en espèces, soit en nature. Le prix à fixer donnait lieu à des marchandages et chaque partie défendait ses intérêts. Pour le paiement en nature, il s'agissait le plus souvent de mouchoirs de Cholet que le chiffonnier apportait en rouleaux enveloppés soigneusement dans un linge. Ces mouchoirs étaient de trois sortes : pour dames, pour hommes et d'une couleur jaune-marron réservée aux hommes utilisant du tabac à priser. La toile était imprimée en carré de façon à en faciliter la coupe. Il fallait ensuite ourler les bords. Souvent, notre homme jouait les généreux et disait à la fermière : "Vos peaux valent 5 mouchoirs et demi, mais je vous donne la moitié supplémentaire".

L'après-guerre

En 1948, le chiffonnier se déplaçait à l'aide d'un vélo équipé d'un porte-bagage à l'avant et à l'arrière. Les gens mangeaient plus de lapin et les peaux étaient donc plus nombreuses. Le vélo était parfois chargé au maximum de ses possibilités. La hauteur de la charge placée à l'avant laissait juste la visibilité au cycliste et le spectacle était souvent pittoresque en fin de journée. Mais ce moyen de transport diminuait la peine du portage et les passages étaient plus fréquents, environ toutes les six semaines.

Notre homme récupérait aussi les sacs en toile de jute lorsqu'ils firent leur apparition, précédant de quelques décennies les sacs en papier pour aliments du bétail ou céréales.

La ferraille provenant d'anciens outils était aussi plus importante à récupérer. Les manèges en fonte servant au battage des céréales à l'aide de chevaux, étaient démodés, ceux à moteur étant plus rapide. Ces outils étaient cassés à la masse et vendus au poids. Par contre les machines à vapeur étaient souvent revendues en l'état. Cette période fut cependant une hécatombe pour certains objets d'art en fonte légère comme les suspensions d'éclairage au pétrole servant de lustre.

Parmi les métaux non-ferreux, le cuivre et l'étain tenaient une bonne place. Les "pelles" ou bassines à confiture en cuivre furent liquidées à cette époque ainsi que les clystères ou seringues en étain servant à soigner les bovins.

Les statuettes en porcelaine et les horloges contoises furent bradées également. Les ruraux n'avaient pas conscience de leur patrimoine et de nombreux meubles en bois furent troqués contre du formica, au grand bénéfice des antiquaires. L'automobile facilita cette hémorragie de chefs-d'oeuvre.

La toison des lapins est laissée à son sort. Notre chiffonnier ne passe plus. Les habitudes ayant changé, le recyclage ne se fait plus ou se fait autrement. Une page est tournée mais sur la dernière feuille du livre des petits métiers, on peut lire cette phrase fatidique :

"Chiffonnier de mon enfance, le progrès t'a fait la peau".

Maurice LANGLOIS

L'HISTOIRE EN BREF

Je voudrais voir...

Je voudrais voir les gens qui poussent à la guerre,
Sur un champ de bataille à l'heure où les corbeaux
Crèvent à coups de bec et mettent en lambeaux
Tous ces yeux et ces coeurs qui s'enflammaient naguère.

Tandis que flotte au loin le drapeau triomphant,
Et que parmi ceux-là qui gisent dans la plaine,
Les doigts crispés, la bouche ouverte et sans haleine,
L'un reconnait son père et l'autre son enfant.

Oh ! je voudrais les voir, lorsque dans la mêlée,
La gueule des canons crache à pleine volée
Des paquets de mitraille au nez des combattants.

Les voir, tous ces gens-là, prêcher leurs théories
Devant ces fronts troués, ces poitrines meurtries,
D'où la Mort a chassé des âmes de vingt ans.

François Ponsard (1814-1867)

Autres temps, autres moeurs...

Dans son *Histoire du Parlement de Normandie (Frère Rouen 1840-42)* qui obtint en 1843 le prix Gobert, décerné à l'ouvrage le plus important sur l'histoire de France, M. Floquet (Amable de son prénom) nous en apprend de belles sur la partialité des magistrats au XVIe siècle. Ainsi, dans les procès importants, lorsqu'une personne de haute qualité s'y trouvait intéressée, il arrivait que certains rapporteurs s'abstenaient de donner lecture des pièces qui pouvaient être contraires à cette personne, ou que ces pièces se trouvaient égarées à tout jamais; on *remarquait que ces choses n'arrivaient point dans les procès d'entre petites gens.*

A ces fraudes, il faut encore en ajouter d'autres.

En 1523 le premier président de Brinon disait aux chambres assemblées : " La compagnie est fort scandalisée (accusée) de *prendre des présents* (...) l'honneur une fois perdu ne se peut non plus recouvrer que la virginité".

Plus tard, un autre président, accentuant davantage sa remontrance, reprochait à plusieurs "de recevoir de l'or, de l'argent, des présents; il y en avait qui recevaient grand nombre de volatiles et les faisaient revendre aux poulaillers et chambrières. (...) Celui qui avait gagné sa cause disait en parlant du rapporteur: si monsieur m'a fait plaisir, je l'ai bien payé, pour lui avoir baillé du gibier ou envoyé du vin.

A son tour, le premier président de Marcillac reprochait au Parlement le bruit accrédité que "la beauté des plaideuses faisait beaucoup auprès des juges pour leur faire gagner leurs causes jusque là même que si des femmes plaidant n'avaient la beauté corporelle, elles étaient conseillées avoir de belles filles et chambrières avec elles pour aller aux sollicitations de leurs procès par les maisons des conseillers". Le bien fondé de ces bruits est du reste établi par un arrêt du 27 septembre 1539 qui défend aux conseillers "d'abuser des femmes, principalement de celles qui ont procès".

Enfin, aux mercuriales de 1536, le même président fit entendre à la cour ces paroles : "Cette maison n'est telle qu'elle a été ordonnée; elle est vilipendée et souillée; elle est pleine d'inobédience, contentions, irrévérences, désordres et confusion".

En 1540, le roi, fatigué des plaintes qui lui parvenaient de toutes parts, chargea son chancelier Poyer de vérifier ces plaintes et de rechercher jusqu'à quel point elles étaient fondées. Celui-ci déclara :" Il y a plus de conseillers dissolus en cette cour qu'en aucune autre; il y en a qui portent barbes, qui courent les banquets, les jeux de paumes et de cartes; qui y jouent en chemises déchiquetées; qui passent leurs nuits à jouer aux dés avec des gens de vile condition; qui vont aux lieux dissolus et scandaleux; le roi sait toutes ces choses et, de plus, que les magistrats sont mals assidus; qu'ils manquent fréquemment; que la forme des arrêts est telle et qu'ils sont si mal ***digérés, que aucun senechal ni juge inférieur ne les voudrait avouer"***.

Tout cela était vrai, seulement le chancelier aurait dû se souvenir que ces conseillers dont, à bon droit, il flétrissait la conduite, avaient été, en grande partie, choisis par le roi et par lui imposés à la cour....

Franz Seiwert

Artiste rhénan, fils d'un fonctionnaire des postes, cet artiste du début du siècle collabora aux revues *Die Aktion* de Berlin, *Worker's Dreanought* de Londres, *Liberator* de Chicago et *Sept Arts* de Bruxelles. Il prit part à la première exposition d'art allemand de Moscou, Léningrad et Saratov en 1925, à l'Exposition de l'Art révolutionnaire de l'Occident à Moscou en 1926, à l'Exposition internationale de l'Art moderne à New-York et à Washington en 1927.

Qui se souvient encore aujourd'hui de ce peintre qui mit son art au service du peuple et lutta toute sa vie contre les formes d'oppression de la pensée. Il soumit ses recherches picturales aux nécessités de la propagande. Il créa des images où les lettres, les nombres et les slogans (application judicieuse de l'art de la publicité) appelaient les ouvriers et les déshérités à se libérer du désespoir. Il renouvela ainsi l'imagerie populaire.

Mais les maîtres-imprimeurs refusèrent de tirer les planches et les chromos qu'il distribuait lui-même aux portes des usines et des meetings. Il imprima, avec l'aide de camarades ouvriers, sur du papier à chandelle, des bois tirés en noir et blanc, incapable de concevoir ses recherches de créateur sans les exaltations qui naissent de leur diffusion. Aussi tous ses dessins, toutes ses toiles révèlent-ils, dans leur transposition du réel, un sens profond de la vie.

Il subordonne tout au social, l'attrait de ses compositions, la fantaisie aimable de ses pochades, qu'il peigne des ouvriers au travail ou des hommes au repos, s'attachant toujours à rappeler que ceux qui produisent sont les piliers de l'économie sur qui repose la société tout entière. Il ne dramatise pas, car il abomine l'intellectualisme; il ne caricature pas, car il est trop près de la réalité. Il conclut, implacablement.

Il mourut en juillet 1933, à l'hôpital, assez tôt pour priver les nazis du plaisir de le prendre vivant.

D'après un article de Tristan Rémy paru dans le numéro 5 de la revue *Maintenant* (Avril 1947).



Tract distribué à la porte des usines à l'occasion du 1er mai.



LE TEMPS DES LIVRES

MOI, CLEMENT DUVAL, BAGNARD ET ANARCHISTE

présenté par
Marianne Enckell



"Je ne prétends pas me défendre, à quoi du reste cela me servirait-il devant des gens aussi bien armés que vous l'êtes, ayant soldats, canons, police, enfin toute une armée de mercenaires qui se font vos suppôts". L'homme qui apostrophe ainsi le tribunal qui le juge, risque sa tête. Il comparaît en cours d'assise pour tentative d'assassinat sur la personne du policier qui l'arrêta, ainsi que pour vol et incendie.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre 1886, Clément Duval s'est introduit dans un hôtel particulier de la rue Montceau à Paris, pour y dérober argenterie et bijoux. Le feu qui s'y déclara donna l'alerte. Duval sera rapidement repéré lorsqu'il tentera d'écouler auprès d'un receleur le fruit de son vol. Il refusa de donner le nom d'un complice tout en lui attribuant la responsabilité de l'incendie.

Pour lui, il ne s'agissait pas d'un vol mais d'un acte naturel, une légitime "récupération" sur les possédants. Le seul vol condamnable pour Duval, c'est l'exploitation de l'homme qui conduit à l'accaparement des richesses par quelques-uns au détriment du plus grand nombre. La défense de ses conceptions "sociales" devant le tribunal fera de Duval un "héros" parmi les anarchistes alors favorables à la "reprise individuelle" et à "l'action directe" (assassinat des puissants, attentats). Cet argent dérobé, Duval entendait le faire servir à la cause de "l'affranchissement de l'Humanité de toutes les tyrannies".

Condamné à mort, sa peine fut commuée par le président de la République, Jules Grévy, en travaux forcés à perpétuité. En Guyane française, Duval allait découvrir l'univers du bagne. Une évasion réussie, après maintes tentatives, lui permit de rejoindre New York où, accueilli par la communauté anarchiste, il devait mourir après avoir publié ses mémoires.

C'est ce texte inédit en français que nous livre Marianne Enckell, animatrice du Centre international de recherches sur l'Anarchisme de Genève. Ce récit sur les conditions de survie dans une société carcérale particulière, engendrée par le système du bagne, nous entraîne au sein de ce monde aujourd'hui disparu (du moins en ce qui concerne le système des prisons françaises). On peut lire ce témoignage comme le révélateur d'un état social daté mais aussi, dans une perspective plus large, comme l'un des chaînons de la longue histoire des prisons. Un autre anarchiste qui rencontra Duval au bagne, Jacob Law, résume son expérience en une formule : "Le bagne ne se réforme pas: il se supprime".

Dans son témoignage, Clément Duval se présente toujours comme animé de ses convictions. Son intransigeance qui confine parfois à l'inflexibilité, le classe sans doute à part parmi ses compagnons de misère. Il n'en reste pas moins qu'avec son récit nous disposons d'un des rares regards internes sur cette institution répressive qui ne fut définitivement supprimée qu'après la Seconde Guerre mondiale.

L'autre versant de ce livre est constitué par la personnalité même de Duval et les certitudes anarchistes qu'il défend. Aujourd'hui, une telle radicalité dans le propos et l'acte se font rares, ou s'appuient sur une autre rhétorique. Si la force de conviction de Duval provoque la sympathie, il n'est pas interdit de s'interroger sur sa personnalité et le rapport qui existe, à l'évidence, entre l'homme et l'anarchiste.

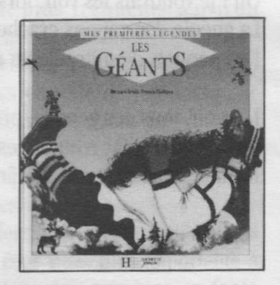
Moi, Clément Duval constitue, à double titre, un document dans lequel la passion et l'humain se mêlent.

Les Editions Ouvrières, coll. La part des hommes, 230p., 125 F, disponible à la librairie de Gavroche.

Jean-Louis PANNE

MES PREMIERES LEGENDES

Collection dirigée par Gilles Ragache



Gilles Ragache a eu l'heureuse idée de lancer la première collection de vraies légendes adaptées pour les petits de 5 à 8 ans. Les titres sont évocateurs : Les géants, Les fées, Les baleines... sujets préférés des enfants. Chaque album comprend de 5 à 7 légendes très courtes, faciles à lire, merveilleusement illustrées avec, en complément, un petit dossier documentaire et un lexique en facilitant la compréhension. Une idée de cadeau pour les fêtes de fin d'année.

Dans la série Mythes et légendes, que nos lecteurs connaissent bien, un nouveau titre vient de sortir: Les ours.

Tous ces livres sont disponibles à la librairie de Gavroche.

MEMOIRES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE DANS L'EURE

par Julien Papp



Les souffrances dues à la guerre, et en particulier à l'occupation, puis à la Libération, ont profondément marqué les consciences. Monuments et plaques commémoratives ont situé pour la

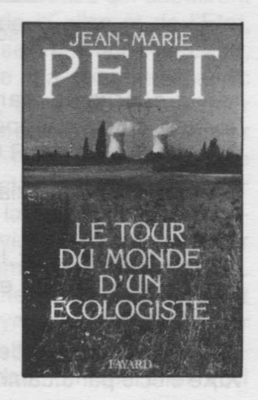
mémoire ces dramatiques événements. C'est à leur recensement, accompagné d'émouvants témoignages (recueillis à temps!...), que s'est livré notre ami Julien Papp dans cet ouvrage abondamment illustré de photos et de documents divers. On y découvre une richesse insoupçonnée de la mémoire dans le département de l'Eure.

Cet ouvrage constitue véritablement une documentation indispensable à la compréhension de la mentalité et de l'action des habitants d'un département français particulièrement concerné par les événements tragiques de la seconde guerre.

Disponible à la librairie de Gavroche.

G.P.

LE TOUR DU MONDE D'UN ECOLOGISTE
par Jean-Marie Pelt



Professeur de biologie et de pharmacologie à l'Université de Metz, Jean-Marie Pelt est aussi un écologiste convaincu et convainquant. Auteur de plusieurs livres, il nous convie dans son dernier ouvrage à effectuer sous sa direction "Le tour du monde d'un écologiste".

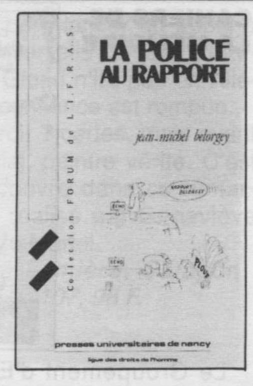
Au fil des chapitres, nombreux, courts et bien documentés, il aborde ainsi tous les types de problèmes auxquels l'écologie tente d'apporter des réponses: pollution des fleuves, pluies acides, déforestation, fûts toxiques, fuites nucléaires, béton-roi... Dès les premières lignes, J.-M.Pelt fait preuve d'un esprit incisif et parfois déroutant, en particulier quand il reprend, pour la développer, l'hypothèse suivant laquelle la planète Terre est peut-être vivante. Cette hypothèse, avancée par un Britannique appelé Lovelock, apparaît comme peu probable. Cependant elle est passionnante car elle invite à considérer notre planète sous un autre angle, celui du respect de la Vie sous toutes ses formes.

Et si J.-M. Pelt et Lovelock avaient raison ? Et si la terre vivait vraiment et s'appelait en fait Gaïa ? L'auteur nous invite à réfléchir à cela et à beaucoup d'autres choses. Cela ouvre bien des perspectives...

G.Ragache

Fayard, 490 pages, 120 F

LA POLICE AU RAPPORT
par Jean-Michel Belorgey



Réformer la police : le pari peut-il être tenu ? Ne le croient vraiment ni ceux, hommes de pouvoir, qui tiennent à ce qu'elle soit faite dans l'intérêt d'un ordre ou d'un Etat abstraitement conçus ou exagérément personnalisés, ni ceux, hommes de refus, dont la conviction est que le maniement de la force publique participe de l'exercice d'une violence institutionnelle inacceptable, parce que nécessairement aveugle à la dimension créatrice de la déviance.

Ce livre est une réflexion constructive sur l'institution policière.

Presses Universitaires de Nancy, BP 454, 54001 Nancy. 80 F.

TRANCHES DE VIE, ZOLA ET LE COUP DE FORCE NATURALISTE
par René-Pierre Colin



Le roman naturaliste, écrit l'auteur de ce livre, s'est établi sur le désenchantement. Il y a un désespoir du matérialisme qui renonce aux illusions du bonheur, se détourne des chagrins engendrés par les désirs insatisfaits et les tristesses de la vaine attente des "lendemains qui chantent".(...) Cette littérature se nie elle-même en tant que littérature, ces romanciers ne se veulent plus romanciers, mais témoins, analystes. A ras d'homme, à hauteur d'homme...

Cet ouvrage de la collection "d'après nature" est édité par Du Lérot, éditeur de tradition, qui nous a également adressé :

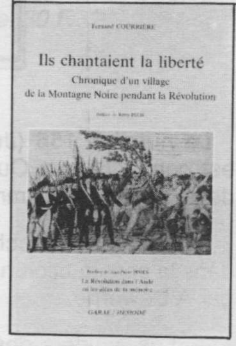
— Lettres à Marie Bell par Céline - correspondance parfois inédite de guerre et d'après guerre entre l'auteur et la célèbre actrice.

— La vallée de Campan, de Jean Paul Richter (1763-1825), traduction, notes et postface de Geneviève Espagne.

— A vau l'eau de J.-K. Huysmans, suivi de Sonnet saignant et de Sonnet masculin. Textes présentés par René-Pierre Colin.

Du Lérot éditeur, 16140 Tusson.

ILS CHANTAIENT LA LIBERTE
par Fernand Courrière



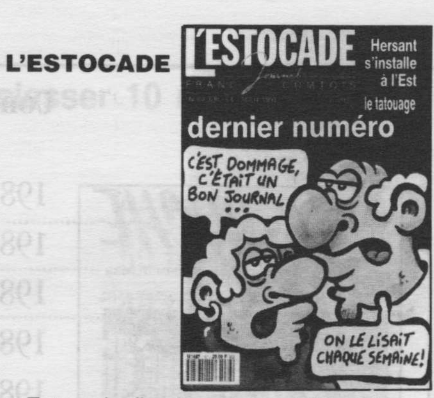
Cette étude nous fait découvrir la vie d'un village de la Montagne Noire dans les premières années de la Révolution. Ce témoignage s'appuie sur une lecture minutieuse des archives : espoir des premiers jours, préparation des Cahiers de doléances, craintes quand la République en appelle aux volontaires pour défendre la patrie et aussi tensions et conflits qui traversent la communauté.

L'ouvrage s'accompagne d'une bibliographie exhaustive des travaux concernant la période révolutionnaire dans l'Aude.

GARAE, 91 rue Jules Sauzède, 11000 Carcassonne.

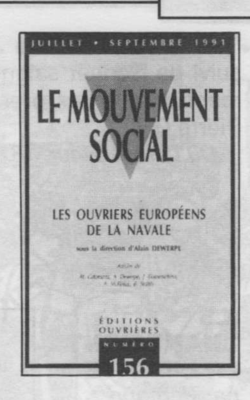
REVUES

L'ESTOCADE



Est-ce la fin de notre confrère franc-comtois ? C'est en tout cas ce que nous annoncent nos amis de l'Estocade dans leur numéro de juillet-Août. Depuis 12 ans (67 numéros), cette revue non-conformiste à l'esprit frondeur (les dessins de Berth sont un régal) a pu survivre: c'est déjà un exploit, nous sommes bien placés pour en parler. Mais rassurez-vous, amis de Franche-Comté, ils ne songent qu'à reparaître... c'est comme si c'était déjà fait !

LE MOUVEMENT SOCIAL



Le numéro 156 (Juillet-Septembre) est consacré aux Ouvriers européens de la Navale. Au sommaire :

— Entreprise, technologies, travail dans la construction navale (1880-1980) par A.Dewerpe.

— Les ouvriers des chantiers navals d'Hambourg et le mouvement syndical allemand (1880-1913) par M.Cattaruzza.

— Construction navale, politique étatique, stratégies patronale et ouvrière : Les chantiers de Port-de-Bouc (1950-1965) par J.Domenichino.

—Maîtres ou employeurs ? Travail et rapports d'autorité dans la construction navale : l'exemple des chantiers de la Clyde (1900-1939) par Alan McKinlay.

— Les chantiers navals suédois et leurs ouvriers de 1890 à 1990 par Bo Strath.

— Construire des bateaux Ansaldo (1900-1915) par A.Dewerpe.

Editions Ouvrières, 12 Av. de la Sœur-Rosalie 75621 Paris Cedex 13. le numéro 65 F.

CAHIERS DE LA MEMOIRE



Le Groupement d'Etudes Rétaises nous adresse ses deux derniers numéros :

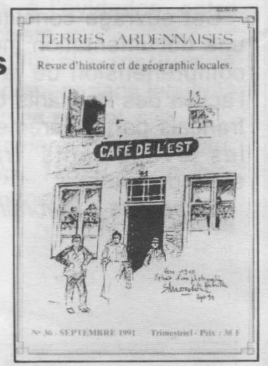
Le numéro 44 (Eté 1991) est le premier d'une série consacrée aux conditions de vie dans l'île de Ré, de la fin du XVe siècle au début du XXe. Pierre Tardy nous explique l'évolution des conditions de vie des Rétais. Il est difficile d'imaginer, de nos jours, les souffrances endurées par les habitants de l'île dans les siècles passés uniquement pour survivre, surtout lorsqu'ils étaient confrontés aux épidémies ; celle des années 1830 ne fit-elle pas sur l'île, un millier de morts ? L'installation d'un réseau d'alimentation en eau potable va bouleverser les conditions de vie des Rétais, mais celle-ci ne date que d'une quarantaine d'années...

Dans le numéro 45 (Automne 91) Jacques Boucard évoque les naufrages et les pilleurs d'épaves, après consultation des archives du quartier maritime de l'île heureusement conservées.

En fait, les pillages furent beaucoup plus rares qu'on pourrait l'imaginer. Par contre, les vols d'épaves furent beaucoup plus fréquents (pièces de bois, barriques vides ou pleines arrivées sur la plage), car c'était une aubaine pour les habitants de l'île de récupérer du bois dans un pays dépourvu de forêts...

Groupement d'Etudes Rétaises, 15 rue du 14 Juillet, 17740 Sainte-Marie-de-Ré. Le numéro 25 F

TERRES ARDENNAISES



Nous relevons au sommaire du N°35 (Juin):

— Le prix du sang -Acheter un homme pour échapper à la conscription- 1800-1814 par R.Cecconello.

— Médecine populaire et usage des plantes par J.Clerc.

— A.Rimbaud et la Commune de Paris par A.Labbé. et du N°36 (Septembre):

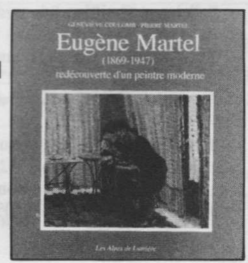
— Pélerinages ardennais à la fin du XIXe siècle par J.Lambert.

— Lorsque l'enfant paraît... -un drame de l'avortement à Brières en 1857- par Ginette Rolet.

— L'alcoolisme, fléau des classes populaires, par D.Bigorgne.

Terres Ardennaises, 21 rue Hachette, 08000 Charleville-Mézières. Le Numéro 38 F.

LES ALPES DE LUMIERE Eugène Martel (1869-1947) redécouverte d'un peintre moderne



La revue consacre son 107e numéro au peintre Eugène Martel, aujourd'hui presqu'ignoré alors qu'il fut célébré en son temps par les plus grands critiques.

Après sept ans de Beaux-Arts, à Avignon, puis à Paris, ce fils de paysans de Haute Provence abandonne la capitale et une carrière qui s'annonçait prometteuse pour retourner dans son village natal, sur l'austère plateau d'Albion, entre Lure et Ventoux. Il y vivra modestement. Témoin des luttes qui aboutiront à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, Eugène Martel se veut libre-penseur, non-conformiste. La rencontre avec Giono, en 1930, sera importante pour les deux hommes. Dès le premier "Contadour", en 1935, Giono organise une visite collective au peintre. Leur pacifisme rejoint la philosophie œcuménique de Josipovici pour faire avancer l'idée d'une communauté des peuples. Mais les événements de 1938 brisent leur amitié: les sympathies d'Hitler pour le naturalisme de Giono et les pourparlers entre les deux hommes pour qu'il vienne à Nuremberg lancer un appel à la "Fraternité universelle" effraient Martel et ses amis: Giono n'ira pas en Allemagne, mais la confiance est rompue.

Peintre du terroir ? certes, mais avant tout peintre social, peintre vérité. C'est ce que l'on découvre dans ce remarquable numéro réalisé par Geneviève Coulomb et Pierre Martel.

Les Alpes de Lumière, Salagon, 04300 Mane. Le n° 107, 98 F.

PLEIN CHANT N°48 Les excentriques du Pays aux Bois



Le "Pays aux bois" c'est le Fumélois, petite région industrielle du Lot-et-Garonne. Et dans cette région, Joe Ryczko réussit à découvrir treize artistes d'origines diverses: maçons, paysans, sabotier... Véritables productions d'expression populaire, les œuvres présentées nous laissent pantois.

"Cet art, dépourvu de légitimité, constitue souvent une atteinte au "bon goût". Il renouvelle le regard, écrit l'auteur qui ajoute, Leurs œuvres nous révèlent un art porteur de sens, à contre-courant des modes, qui s'enracine dans les profondeurs de la mémoire.

Plein Chant, Bassac 16120 Châteauneuf-sur-Charente. 80 F.

PARTAGE NOIR



La revue libertaire nous adresse deux nouvelles plaquettes:

— Tierra y Libertad !, chronologie sommaire de la vie de Ricardo Florès Magon et action des anarchistes avant et pendant la Révolution mexicaine. 10 F.

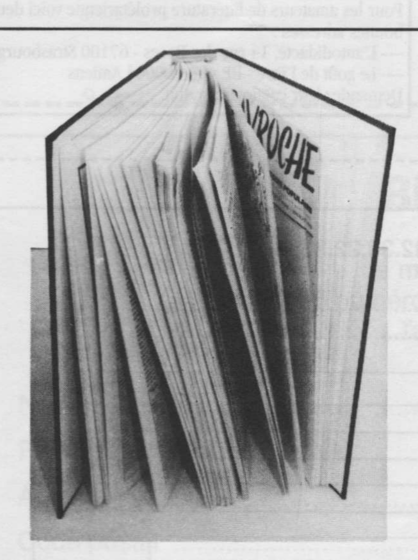
— 1919, La République des conseils de Bavière, synthèse sur un aspect méconnu de la Révolution allemande de 1918-1919. 15 F.

Partage Noir, 145 rue Amelot 75011 Paris.

A propos de "Dominicains français et Action française"

On ne saura jamais la raison pour laquelle notre sympathique opératrice a composé "jésuites dominicains" au lieu de "dominicains" tout court (N°59 p 28). Mêler ainsi le feu et l'eau ! C'est sûrement un coup du Diable !

Que l'auteur, l'éditeur et notre ami Jean Saussaye veuillent bien nous pardonner. C'est déjà fait ? Merci !



Le prochain numéro (61) sera accompagné d'un index détaillé de tous les articles parus dans les 60 numéros de Gavroche.

L'amateur de livres



L'AMATEUR DE LIVRES.

HISTOIRE

Collection Armand Colin *(Section d'Histoire et Sciences économiques)*

— **Benaerts Pierre, L'unité allemande, 1806-1938,** 1939, 222p .... 30 F
— **Bourgin Georges, La formation de l'unité italienne,** 1929, 216p .... 30 F
— **Cahen Léon, L'Angleterre au XIXe siècle,** 1924, 198p .... 30 F
— **Cloché P., La Civilisation athénienne.** 1941, 205p .... 30 F
— **Hardy G., vue générale de l'Histoire d'Afrique,** 1922, 200p .... 30 F
— **Hardy G., Nos grands problèmes coloniaux,** 1929, 216p .... 30 F
— **Henry Paul, Le problème des nationalités,** 1949, 220p .... 30 F
— **Isnard Hildebert, Madagascar,** 1955, 216p .... 30 F
— **Lefèbvre G., Les Thermidoriens,** 1937, 220p 30F
— **Massé Henri, L'Islam,** 1930, 222p 30F
— **Mathiez A., La Révolution française,** 3 vol .... 80 F
— **Pagès Georges, La Monarchie d'Ancien Régime en France,** 1928, 216p (défr.) .... 20 F
— **Ponteil Félix, La monarchie parlementaire,** 1958, 224p .... 30 F
— **Ponteil Félix, 1848,** 1937, 224p .... 30 F
— **Rivoallan A., L'Irlande,** 1934, 202p .... 30 F
— **Sartiaux Félix, La civilisation,** 1938, 222p .... 30 F
— **Sée Henri, La France économique et sociale au 18ème siècle,** 1925, 193p .... 30 F
— **Sée H., Les Origines du Capitalisme moderne,** 1951, 199p .... 30 F
— **Siegfried André, La crise britannique au 20ème siècle,** 1932, 216p .... 30 F
— **Vayson de Pradenne, La préhistoire,** 1946, 220p .... 25 F

Collection : Les grandes civilisation de chez Arthaud :
— **Daumas François, La civilisation de l'Egypte pharaonique,** 1987, 547p ill.ds le texte .... 50 F

— **Elisseeff Vadime et Danielle, La civilisation de la Chine classique,** 1987, 504p ill.ds le texte .... 50 F
— **Elisseeff Vadime et Danielle, La civilisation japonaise,** 1987, 512p ill. ds le texte .... 50 F

— **Auguet Roland, Les jeux romains,** Flammarion 1970, 267p.ill .... 50 F
— **Baelen Jean, La vie de Flora Tristan,** Seuil 1972, 254p .... 45 F
— **Berryer P.N., La vie au barreau,** Louis-Michaud 1910, 188p ill .... 40 F
— **Bréhier Louis, Les croisades,** Lecoffre 1928, 399p .... 50 F
— **Burke Edmund, Réflexion sur la Révolution Française.** Sté Bibliog. 1882 (Défraîchi) .... 35 F
— **Castelnau Jacques, La vie au Moyen-Age,** Hachette 1949, 287p 40F
— **Chasles Philarète, Galiléo Galilei sa vie son procès et ses contemporains,** Poulet-Malassis 1862, 286p .... 60 F
— **Claparède J.-L.,L'enseignement de l'Histoire et l'esprit international.** PUF 1931 105p .... 40 F
— **Cléry, Journal de ce qui s'est passé à la Tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI.** *2ème Ed.* Londres 1798. Rel.d.bas. (coiffe déch.) .... 250 F
— **Cloché Paul, La Démocratie athénienne,** PUF 1951, 419p .... 60 F
— **Collectif, Echanges entre la Pologne et la Suisse du XIVe au XIXe siècle,** Droz 1964 227p .... 80 F
— **Collectif, 1914 Les psychoses de guerre ?,** Université de Rouen 1985, 257p .... 50 F
— **Dumont E., Souvenirs sur Mirabeau.** Gosselin Paris 1832. *L'auteur était l'ami intime de Mirabeau.* E.O.(rare) rel.d.bas .... 450 F
— **Guerdan René, Vie grandeurs et misères de Byzances,** Plon 1954, 270p.ill .... 60 F
— **Guinard P.-J., La presse espagnole de 1737 à 1791** (Thèse). Centre de rech.hispan.1973, 572p .... 100 F
— **Hervé Pierre, La Révolution et les Fétiches.** Table ronde 1956 .... 30 F
— **Jouvenel Bertrand de, Après la défaite.** Plon 1941, 263P .... 40 F
— **Lamartine, Histoire de la Révolution de 1848,** Vent du large 1948, 320p .... 50 F
— **Lapie Pierre-Olivier, De Léon Blum à De Gaulle.** Fayard 1971, 914p .... 50 F
— **Lebrun Jean, Lamennais ou l'inquiétude de la liberté,** Fayard-Mame 1981, 282p .... 30 F
— **Lefranc Georges, Histoire du Front Populaire.** Payot 1965, 502p .... 50 F
— **Lemarignier Jean-François, La France médiévale institutions et société.** A.Colin coll.U. 1977, 416p .... 50 F
— **Malara J.et Rey L., La Pologne d'une occupation à l'autre (1944-1952),** Ed.du Fuseau 1952 .... 40 F
— **Merle Roger, Armand Barbes un révolutionnaire romantique,** Privat 1977, 280p .... 35 F
— **Miaille Michel, Une introduction critique au droit.** Maspéro,Textes à l'appui 1978. 400p (défr.) .. 35 F
— **Mortillet G.& A.de, La Préhistoire,** Schleicher s.d., 709p avec 121 fig. ds le texte .... 50 F
— **Musset Lucien, Les peuples scandinaves au Moyen-Age,** PUF 1951 342p .... 70 F
— **Olivesi Djamila, Les enfants du Polisario.** Des Femmes 1978 ouvrage bilingue ill.de dessins d'enfants .... 60 F

— **Pelicier et Thuillier, Edouard Ségin "l'Instituteur des Idiots" (1812-1880).** Economica 1980, 183p .... 50 F
— **Reed John, Le Mexique insurgé,** Petite coll.Maspero 1979, 326p .... 25 F
— **Rousselet Marcel, Berryer devant la cours d'assise,** Sirey 1965, 248p .... 40 F
— **Saint-Just François de, Témoins de quatre siècles les Saint-Just d'Autingues.** 1962, 352p .... 45 F
— **Vermale & Du Parc, Un conspirateur stendhalien - Paul Didier 1758-1816,** SGAF 1951, 324p.ill .... 60 F

ART

— **Rouaix Paul, Histoire des Beaux-Arts Moyen-Age-Renaissance,** H.Laurens. s.d.(1900?).194p orné de 124 gr .... 100 F
— **Manuel d'Art musulman 1- L'Architecture par H.Saladin 2- Les arts plastiques et industriels par G.Migeon.** A.Picard 1907 2 vol.(596+478p) nb ill .... 250 F
— **Bordes L., Vingt leçons d'histoire de l'Art.** De Gigord 1927, 331p (couv.defr.) .... 40 F
— **Bordes L., Nouvelles leçons d'histoire de l'Art.** De Gigord 1931, 375p (couv.défr.) .... 40 F

LIVRES SCOLAIRES

— **Hubault Gustave, Histoire de France à l'usage des écoles primaires,** *cours sup.* Delagrave 1885 .... 30 F
— **Aimond Ch., Histoire Contemporaine (1781-1848).** *Cl.de 1ère.* De Gigord 1936 .... 35 F
— **Barrau Théodore, La Patrie description et histoire de la France.** Hachette 1872 .... 40 F
— **Isaac J.,Résumé aide-mémoire Histoire Contemporaine.** *Bacc 2e partie.* Hachette 1909 .... 20 F
— **Bouant Emile, Eléments usuels de sciences physiques et naturelles.** *Cours moyen.* Delalain 1883 .... 30 F
— **Coudert et Cuir, Mémento pratique du Brevet Elémentaire.** *Livre du Maitre.* A.Colin 1899 .... 50 F
— **Mémento du Baccalauréat ès science.** *Partie littéraire.* Hachette 1866 .... 30 F
— **Bruno G., Francinet Livre de lecture courante,** *Cours moy.et sup.* Belin et fils 1885 TBE .... 50 F
— **Seguin K., Jeannot et Jeannette.** *Lectures courantes cours élem.* Hachette 1924 .... 30 F
— **Georgin et Berthaut. Cours de Latin Grammaire élémentaire et Gallus discens I.** *Cl.6e et 5e.* Hatier 1947 .... 40 F
— **Mornet Daniel, Cours pratique de Composition française.** Hachette 1934 TBE .... 35 F

DIVERS

— **Europe, Revue mensuelle, Romain Rolland (Nov.Déc.1965).** *Epuisé chez l'éditeur* .... 80 F
— **Fonkoué Jean, Différence et identité.** Silex 1985 .... 30 F
— **La perruque blonde, comédie en un acte et en prose par le citoyen Laus,** *représentée pour la 1ère fois à Paris le 13 Frimaire de l'an troisième de la République.* Rel.cart .... 80 F

Pour les amateurs de littérature prolétarienne voici deux bonnes adresses :
— L'autodidacte, 14 rue des Roses - 67100 Strasbourg
— Le goût de l'Etre - BP 403 - 80004 Amiens
Demandez leur catalogue gratuit.

LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....
Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	15,00
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à **Librairie Floréal**

Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont à adresser à
EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 - EVREUX

Les Paysans : les républiques villageoises de l'An mil au 19e siècle
par H. Luxardo
256 pages, illustré — **30 F.**

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache
256 pages, illustré — **40 F.**

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle
288 pages, illustré — **50 F.**

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet
288 pages, illustré — **55 F.**

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette (Editions Aubier)
256 pages, illustré — **30 F.**

DOSSIERS D'HISTOIRE POPULAIRE :

— **Luttes ouvrières — 16e/20e siècle**

— **Les paysans — Vie et lutte du Moyen-Age au 1er Empire**

— **Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?**

— **Les années munichoises (1938/1940)**

Les 4 dossiers — **60 F**

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages — **25 F.**

La Résistance dans l'Eure
par Julien Papp
448 pages, illustré — **148 F.**

Mémoires de la seconde guerre mondiale dans l'Eure
par Julien Papp
427 pages, illustré — **198 F.**

La vie quotidienne des écrivains et des artistes sous l'occupation
par Gilles Ragache et Jean-Robert Ragache
347 pages, illustré — **98 F.**

Campagne et paysans des Ardennes 1830- 1914
par Jacques Lambert
22 x 18 cart. éditeur nombreuses illustrations. 583 pages — **225 F.**

Les Ardennais dans la tourmente
par G. Giuliano, J. Lambert et V. Rostowsky
552 pages, illustré — **175 F.**

Un maquis d'antifacistes allemands en France (1942-1944)
par E. et Y. Brès
350 pages, illustré — **140 F.**

Le retour des loups
par G. Ragache
270 pages — **115 F.**

Le pré de Buffalo Bill
Par J.P. Ostende
128 pages — **50 F.**

Florilège de la chanson révolutionnaire de 1789 au Front populaire Plus de 200 chansons sociales en fac-similé.
306 pages — **330 F.**

La Chanson de la Commune
par Robert Brécy
316 pages — **350 F.**

Grèves, manifestations ouvrières, 1er Mai, en France de 1900 à 1920
Par Jacques Bizet
Plus de 200 reproductions de cartes postales
134 pages — **150 F.**

Jean Jaurès et le Languedoc Viticole
Par Jean Sagnes
128 pages — **90 F.**

COLLECTION "LA PART DES HOMMES"

Lissagaray, le plume et l'épée
par René Bidouze
238 pages — **125 F**

Jules Guesde, l'apôtre et la loi
par Claude Willard
123 pages — **93 F**

Gracchus Babeuf avec les Egaux
par Jean-Marc Schiappa
265 pages — **125 F**

Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste
par Marianne Enckell
254 pages — **125 F**

POUR LA JEUNESSE :

Dans la collection "Mythes et Légendes"
225 x 285, illustré
62,50 F

— La Chevalerie

— L'Egypte

— Les Loups

— L'Amazonie

— Les Gaulois

— Les dragons

— La création du monde

— Les Incas

— La Grèce

— Les Vikings

— Les animaux fantastiques

— Les ours

Dans la collection "Mes premières légendes"
200 x 200, 400 pages illustrées — **45 F**

— Les baleines

— Les géants

— Les fées

— L'hiver

Dans la collection "Histoires vraies"
Chaque volume — **30 F.**

— **Le Secret du grand-frère**, une histoire de canuts

— **Léa, le Galibot**, une histoire de mineurs

— **Le Ruban noir**, une histoire de tisserands

— **La Revanche du p'tit Louis**, une histoire de forgerons

— **Les cordées de Paris**, une histoire de ramoneurs

— **Les jumeaux de Carmaux**, une histoire de verriers

— **Frères du vent**, une histoire de mousses

— **Les Princes du rire**, une histoire de jongleurs

— **Quand la Charlotte s'en mêle**, une histoire de dentellières

— **Le sauvetage du proscrit**, une histoire de typographe

— **Le paquet volé**, une histoire de saute-ruisseau

— **Les fendeurs de liberté**, une histoire d'ardoisiers.

— **L'audace de Nicolas**, une histoire de cheminots

— **Voyage au bout de la Loire**, une histoire de mariniers

— **Le cadeau d'Adrienne**, une histoire de porcelaines

— **Fleurs d'Ajonc**, une histoire de petite bonne

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 61
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 150 F — Etranger : 190 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 130 F sur justification.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 13 895.29 N PARIS

Les enfants de la liberté — la jeunesse de Jacques Fléchard pendant la Révolution (suite) n°27





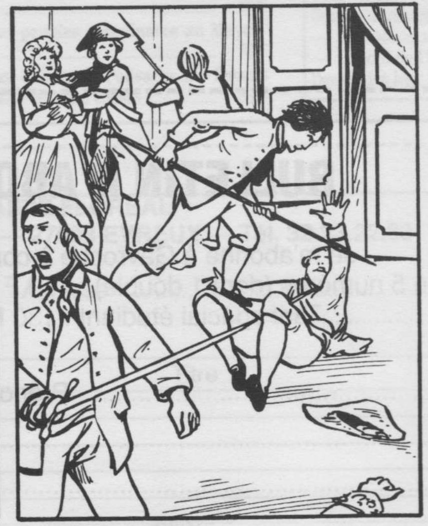
Le 10 août, nous apprîmes que, pendant la nuit, les sections avaient envoyé à l'Hôtel de Ville des délégués qui s'étaient constitués en Commune révolutionnaire, mettant l'ancienne municipalité à la porte. Mandat qui avait pris toutes ses dispositions pour écraser la révolte, avait été appelé à l'Hôtel de Ville, puis tué d'un coup de pistolet, tandis que Santerre, s'installant à sa place, prenait le commandement général de la garde nationale et que Westermann, à la tête des Marseillais, des Bretons et de tout le faubourg Saint-Antoine, rejoins par les insurgés du faubourg Saint-Marcel, attaquait les Tuileries.





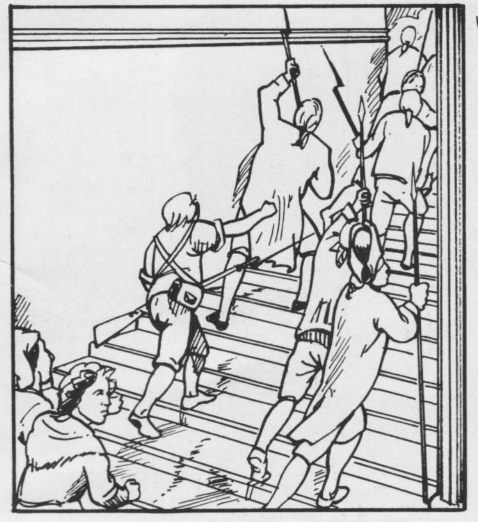
Vers 9 heures, le capitaine Raboin s'écria: "Ceux qui veulent aller combattre avec les patriotes contre les traîtres de la nation en ont bien le droit". Nous n'en demandions pas davantage ; quelques minutes plus tard, nous filions avec nos armes par petits détachements vers Paris. A la barrière du Trône, nos officiers nous rejoignirent. Ils venaient se battre avec nous. Nous traversâmes le faubourg en nous mêlant à des groupes de citoyens qui s'en allaient prêter main-forte aux assaillants des Tuileries. Chemin faisant, nous apprîmes que les Suisses qui gardaient le château avaient d'abord eu la victoire ; mais les Marseillais étaient arrivés, et la bataille durait encore.







Ces nouvelles nous donnèrent des ailes! Vers 11 heures nous débouchions sur les Tuileries; mais déjà la fusillade s'éteignait ; le peuple était vainqueur. Louis XVI, qui s'était réfugié avec sa famille au milieu de l'Assemblée législative, avait laissé les Suisses se faire tuer pour défendre son trône. Quand il vit la partie perdue, il envoya l'ordre de cesser le feu ; mais le peuple, furieux de ses pertes, massacra les Suisses ainsi que tous les domestiques du château, n'épargnant que les femmes. Les morts étaient nombreux des deux côtés. Je vis des cadavres étendus dans la cour du Carrousel et tremblai de reconnaître parmi eux ceux de mes amis. On tirait les derniers coups de fusil.

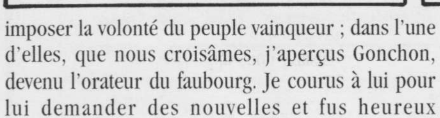




Poussés par la foule, nous envahîmes le grand escalier et nous répandîmes dans toutes les salles. Partout c'était la fureur du pillage. Un portefaix avait découvert un costume de sacre et s'était assis sur le trône: "Aussi bien moi que le gros Capet," disait-il en riant et chacun trouvait cela naturel. Quand je pensais que les gens avaient commencé la Révolution en criant: "Vive le roi!" je demeurais confondu. Le capitaine Raboin, voyant que toute lutte était finie, nous rassembla et sortit du château à notre tête. Des députations de la Commune et des sections se dirigeaient vers la Législative pour lui







imposer la volonté du peuple vainqueur ; dans l'une d'elles, que nous croisâmes, j'aperçus Gonchon, devenu l'orateur du faubourg. Je courus à lui pour lui demander des nouvelles et fus heureux d'apprendre que le combat n'avait été fatal à aucun de mes amis. Nous fîmes halte dans un cabaret de la rue Saint-Honoré, déjà empli d'un flot de patriotes, pour casser une croûte en buvant à la santé de la Nation. *La Marseillaise* et le *Ça ira* retentissaient de toutes parts. Ce fut là que j'appris, au fur et mesure qu'elles arrivaient, les nouvelles de la Législative.





Cette assemblée, qui ne s'était prononcée franchement ni pour la cour ni pour le peuple, se courbait maintenant devant ce dernier victorieux; elle décidait la suspension du roi, la convocation des citoyens pour élire une Convention nationale, la reconnaissance de la Commune de Paris et celle de Santerre comme général révolutionnaire en chef de la garde nationale. Tout cela nous enthousiasmait. Nous serions bien restés là jusqu'au soir, mais il fallait revenir au cantonnement ; le capitaine donna l'ordre de retour. Derrière nous, des flammèches voltigeaient dans un ciel empourpré: une partie des Tuileries brûlait.



















JEU DE CARTES DES CRIS DE PARIS (1830-1840)